

L'ARCHE *Editeur*

**Martin SPERR**

Mlle Spitzeder

Traduit par  
Edith WINKLER

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Mademoiselle Spitzeder

de Martin Sperr

Texte français de Edith Winkler

L'Arche Editeur

ERRATA

- P. 2 : Ajouter à la liste des personnages : LE COMTE VON MENGERSHAUSEN,  
parent du précédent.  
serviteurs hommes
- P. 4 : ADELE : Non ! Mais non ! Elle est plutôt contente, quand il y en  
a /.../
- P. 5 : L'HOTELIER : Maintenant /.../. Après deux mois, on peut exiger ça
- P. 6 : L'HOTELIER : Aha. Des comédiennes. /.../
- P. 7 : ADELE l'interrompt : /.../ Idiote ! De nos jours, quel travail  
veux-tu donc faire en tant que femme ? En tant qu'homme on pourra  
éventuellement travailler. En tant que femme /.../
- P. 9 : ADELE : Une injustice, voilà. Mais vous faites carrément comme si  
vous ne gagniez rien.  
ADELE : Ça, vous le retirerez encore. ~~Coûtez-le !~~
- P.10 : ADELE : Le taux usuel : dix pour cent.
- P.14 : BELLA : J'en apporte un ?  
MIZZI : /.../ Vous auriez quelque chose de transparent comme ça ?  
MIZZI : Mais celui-là, tu l'as eu /.../  
BELLA : /.../ Je vais me chercher ce qu'il me faut, tiens. Et  
qu'il y vienne, celui-là. Là je connais des histoires - il ne s'en  
sortira pas. /.../
- P.15 : MIZZI commence à reboutonner son corset : /.../

- P. 17 : /.../ L'hôtelier fait vidor la chambre par Bella et Mizzi. Le chaos. Les deux putains /.../ et de l'armoire à vêtements sur 1 lit ou dans deux valises. /.../
- P. 18 : L'HOTELIER : Je ne veux absolument pas me commettre avec des ge pareils. /.../
- P. 19 : ADELE : Eh bien, ça a été encore une fois. /.../
- P. 20 : ADELE : Donc : ça t'a plu.
- P. 22 : FLECK : /.../ exiger soi-même dix pour cent, et nous autres, on n'aurait chez eux que /.../
- P. 25 : EMMI : Si seulement je savais ce que tu fabriques, Adèle.
- P. 26 : ADELE : /.../ Des gens douteux, parlons-en !
- P. 29 : /.../ (On apporte un original de Lenback avec un pompeux cadre doré. On chasse Adèle et l'hôtelier dans un autre coin de la chambre.) Que tes bonnes femmes /.../.
- P. 30 : L'HOTELIER : /.../ En tou<sup>k</sup> cas, elle dit que n'importe qui pourrait faire quelque chose contre toi. /.../  
ADELE : Fais quelque chose et ce sera moi /.../  
L'HOTELIER : Qui dit que je vais faire quelque chose ? /.../
- P. 31 : L'HOTELIER : Nous y voilà déjà. /.../ combien d'intérêts reçus, durée du prêt. /.../
- P. 32 : ADELE : /.../ pour qu'on trouve quelque chose qui convienne. /.
- P. 33 : EMMI : Oh là là. Oh là là. Merci bien. Oh là là. /.../
- P. 41 : ADELE : Réclamez.

- P. 45 : MENGERSHAUSEN, /.../ : Le roi ! Il ne fait que construire des châteaux et que divaguer avec son Wagner !
- P. 46 : LE PREFET DE POLICE : Il faut que vous essayiez de trouver /.../
- P. 47 : ADELE : /.../ Et que tout le monde boive un demi à mes frais en face, au "Freischütz".
- P. 48 : /.../ le premier dans la file fait verser par le client suivant l'argent de son sac à dos dans un panier et /.../
- P. 52 : LE DIRECTEUR DE L'UNION BAVAROISE : Chère mademoiselle, il est devenu /.../
- P. 54 : ADELE : /.../ Bon, maintenant prenez les parapluies avec. /.../
- P. 60 : EMMI fouille /.../ C'est Fritz qui a trouvé ça. /.../
- P. 61 : EMMI : /.../ Il y a deux ans, j'ai encore eu si peur /.../.

MARTIN SPERR

MADemoiselle SPITZEDER  
(DIE SPITZEDER)

---

texte français

Edith Winkler

Droits de représentation théâtrale, de  
radio-diffusion et de télévision réservés.

L'ARCHE  
86, rue Bonaparte  
75006 Paris

**PERSONNAGES :**

**ADELE SPITZKEDER.**

**EMILIE STIER.**

**L'HOTELIER.**

**L'USURIER DIRSCHL.**

**MADAME FLECK, HIZZI, BELLA, CORA, THERESE, HANNERL, SUZANNE,**

**ESTHER, prostituées.**

**UN SERVEUR.**

**UN PAYSAN.**

**ALOYSE.**

**CONSTANTIN.**

**PATRICIA QUIRIN.**

**UN EMISSAIRE DE LA BANQUE.**

**QUATRE HABITANTS DE DACHAU.**

**UN JOURNALISTE.**

**VON MENGERSHAUSEN, directeur de la Banque du Crédit foncier**  
**de l'Allemagne du Sud.**

**LE PREFET DE POLICE.**

**LE DIRECTEUR DE LA CAISSE D'EPARGNE.**

**LE DIRECTEUR DE L'UNION BAVAROISE.**

**UN PAYSAN.**

**UNE PAYSANNE.**

**UNE CUISINIERE.**

**UN FOURNISSEUR DE LA COUR.**

**GLORIA.**

**JOSEPHINE.**

**UNE GARDIENNE DE PRISON.**

**- LE COMTE VON MENGERSHAUSEN, parent du précédent.**

**SERVITEURS HOMMES.**

**Clients du café, déménageurs, deux grooms, clients d'Adèle,**

**un cocher, paysans du village, serveurs ou serveuses de l'auberge**

**du village, petit orchestre, invités à l'inauguration de la maison**

**d'Adèle, serviteurs, hommes, plusieurs agents de police.**

Scène I

DEVANT L' "HOTEL DU CHEVAL".

Un quartier délabré au centre de la ville. De l'hôtel provient une lumière rougeâtre. Dans la rue, des putains. Adèle arrive seule, au coin de la rue, elle porte un filet avec une cafetière.

ADELE : Bon. Hôtel du cheval. C'est là. Viens, Emmi. Maintenant on y est.

Emmi arrive au coin de la rue, elle est lourdement chargée et s'assoit aussitôt sur sa valise.

EMMI : Maintenant, je n'en pourrais plus.

ADELE : S'ils ne nous prennent pas là non plus, nous pourrions tout de suite retourner chez nous.

EMMI : Je n'en peux plus. Adèle, je n'en peux plus. J'ai faim. Et mes pieds. Nous courons déjà de tous côtés depuis ce matin. Aie. D'abord, entrer dans la ville. Et puis, dans la ville, de tous côtés. Aie. Aiaie. Aie. Faim. Aiaie. Je suis fatiguée. Aie. Oh là là, ce que je vais mal.

ADELE : On y arrivera bien. - T'es contente qu'on soit dans la ville ?

EMMI : Bien sûr.

ADELE : Et on l'a voulu si longtemps. Hein ?

EMMI : Oui. - Mais je n'en peux plus. Je veux rentrer. Aie. Pourquoi ils ne nous donnent nulle part un lit. Pourquoi il n'y a pas de chambre pour nous ! Nous aussi, on est des gens. A la maison, j'aurais au moins mon lit. Même si, à part ça, c'est zéro à la maison. Maintenant je voudrais aller au lit. Je suis fatiguée. Aiaie.

ADELE écarte les cheveux du front d'Emmi : Maintenant tu ne donnes la valise.

EMMI : Mais je peux encore, Adèle. Elle est vraiment trop lourde pour toi.

ADELE : Comme tu penses. - Et ne raconte pas des bêtises pareilles. Pourquoi donc est-ce qu'on est parties ! Pour le moment tout ça c'est zéro, d'accord, je l'admets. Tout ça finira par s'arranger. Tu verras.

EMMI : Penses-tu que ma mère ne fasse rechercher ? Par la police ?

ADELE : Non ! Mais non ! ~~Elle~~ <sup>plutôt</sup> elle est bien contente, quand il y en a un de moins à la maison. (Un temps.) Nous lui écrirons vite une carte, que pour toi ça va bien à la ville... Maintenant de quoi tu as l'air, Emmi. Si on aura pas de chambre pour nous.

EMMI : Un fiacre, c'est trop cher pour nous. On n'a déjà pas d'argent. Et s'ils ne nous prennent pas là encore....

ADELE l'interrompt : Tu arrêtes ! - Une chambre, je peux toujours la payer. Et qu'on n'a rien que ça, personne n'a besoin de le savoir. Tu comprends ?

EMMI : Oui.

ADELE : Ça veut dire : ne pas bavarder. - On ne doit pas dire non plus qu'on cherche un travail. On a juste assez d'argent. C'est tout ! Et si on ne l'a pas aujourd'hui, alors on le recevra demain. De loin. De Suisse.... Non ! D'Amérique, en passant par la Suisse ! Un oncle à moi est décédé. Et il avait des boucheries. Tu comprends ! Et alors il faut qu'on attende notre héritage. Et on ne se laissera pas faire ! Il faut qu'on soit culottées. Et à part ça, de toute façon, on est quelque chose de très important : on est comédiennes.

EMMI : Oh là là. Qu'est-ce qui te passe encore par la tête.

ADELE : Qu'on me prouve d'abord une fois que ça n'est pas vrai...

EMMI : Qu'est-ce que tu oses faire. Et ils le croiront, tu penses ?

ADELE : Pourquoi pas ? Tu ne croirais pas, toi ?

EMMI : Si. Mais de toi je crois tout.

ADELE : Alors ! Maintenant, on va essayer. C'est vraiment une maison connue de toute la ville. Là ils nous prendront bien. Espérons-le !

EMMI : Bien. Essayons.

Elles entrent.

Scène 2UNE CHAMBRE A DEUX LITS A L'HOTEL

Une grande chambre basse. Rarement nettoyée. Peu accueillante. Nue. Une chaise, une table de toilette, une table de cuisine, une vieille armoire à vêtements, trois chaises de bistrot. Un point c'est tout. Sur la table de toilette, un fouillis peu ragoûtant : victuailles, affaires de toilette et la cafetière. Adèle et Emmi <sup>au</sup> dans le lit. Emmi dort. Adèle lit le journal. On frappe. Emmi se réveille en sursaut. On frappe plus fort.

EMMI : C'est encore l'hôtelier !

ADELE : Parle pas si fort !

On frappe encore une fois. Après un temps, la porte s'ouvre. Entre l'hôtelier ; derrière lui trois putains.

L'HOTELIER : Pourquoi vous dites pas : entrez, quand je frappe ?!

ADELE : Parce que nous ne recevons pas encore !

L'HOTELIER : Quand on frappe, on dit : entrez. En tout cas à moi, quand je suis devant la porte. Dans ma maison. Retenez ça. Ça s'applique à mes clients. Surtout quand ils ne paient pas. Vous permettrez que je m'occupe de votre situation. Parce que moi, la racaille, je ne l'héberge pas.

ADELE : Quoi ! Vous savez ce que c'est votre hôtel ? Ha !

EMMI : Ha !

L'HOTELIER : Maintenant, remplissez-moi déjà mon registre. Après deux mois on peut ~~exiger~~<sup>ça</sup>

ADELE met sa robe de chambre : Retournez-vous ! (L'hôtelier fait des yeux ronds.) Retournez-vous !

L'hôtelier s'exécute. Adèle, en robe de chambre, s'assoit à la table et écrit. L'hôtelier regarde en se fourrant les doigts entre les dents.

A Re.

L'HOTELIER : Bon. Des comédiennes. (Les prostituées rient.)  
Et où ces dames jouent-elles, si je peux poser la question ?

ADELE : Ça vous regarde ?

L'HOTELIER : Et maintenant vous allez encore payer d'avance la semaine prochaine. Comme comédiennes. Hein.

ADELE : Je l'ai dit : j'attends un héritage d'un parent d'Amérique.  
(A Emmi :) Viens ici ! Signe. (Emmi arrive.) Et parce que l'argent arrive en passant par la Suisse, ça dure un peu. (A Emmi :) Là !....  
C'est pourquoi je ne paierai que quand l'argent sera là.

L'HOTELIER ferme le registre : Alors vous louerez une chambre chez moi quand vous aurez l'argent. Hein ! Et pas avant.

Rires des prostituées.

ADELE avale sa salive : Alors bon. Combien ?

L'HOTELIER : Une semaine d'avance.

ADELE répète : D'avance !

EMMI : Oh là là.

Adèle fouille, sans que l'hôtelier puisse le voir, dans son argent.  
De six billets, elle en soustrait deux.

ADELE : Là. Et comme toujours, une quittance.

L'HOTELIER : La quittance, vous pouvez aller la chercher en bas.

ADELE : Bon. (Elle donne les billets à l'hôtelier.) Voilà. Maintenant on est quitte.

L'HOTELIER : Quitte, non ! - Des comédiennes ! Qu'est-ce que vous allez dire maintenant : à mes yeux, ça n'est pas un métier ! Qu'on tire ça au clair tout de suite : cette histoire d'héritage, ça fait maintenant deux mois que ça dure, et vous ne faites rien que de traîner dans les cafés et vous promener. A neuf heures et demie, elles sont encore au lit.

ADELE : On n'a pas payé, peut-être ?

L'HOTELIER : Non.

EMMI : Pas à temps. C'est exact, monsieur l'hôtelier, mais....

L'HOTELIER : Justement.

ADELE : La ferme, Emmi ! (A l'hôtelier :) On a payé, oui ou non.

L'HOTELIER : Quelquefois.

ADELE : Alors ! Je le dis encore une fois : mon argent est bloqué en Suisse, et je ne l'ai pas encore. Alors, pour le moment, je suis serrée.

L'HOTELIER : Ça je m'en fiche. Et on est encore loin d'être quittes. J'ai encore à toucher de l'argent pour les trois dernières semaines. Et si ça n'est pas payé cet après-midi, j'irai chercher la police.

ADELE : Bon. Si vous ne pouvez pas attendre, alors vous recevrez votre saloperie cet après-midi.

L'HOTELIER : Si vous ne payez pas aujourd'hui, j'irai chercher la police.

ADELE : Que la police s'intéresserait à cette maison, je le crois aussi. Moi, j'irais pas la chercher. (Elle tient la porte ouverte à l'hôtelier.) Vous voulez ouvrir votre bureau là-dedans, ou bien est-ce qu'on a loué ! (L'hôtelier sort. Aux prostituées :) Et vous, vous partez aussi. Racaille ! (Les prostituées sortent aussi.) Voilà, Emmi. Maintenant la journée commence.

Elle s'assoit, Emmi commence à se coiffer. Adèle continue à lire le journal, elle fume un cigare.

EMMI : S'il va chercher la police, alors ça se saura que je suis partie de la maison. Oh là là. Qu'est-ce qu'il faut ~~qu'on~~ qu'on fasse ! (Adèle ne répond pas. Emmi a fini de se coiffer et prépare le petit déjeuner pour Adèle, elle fait du café, tartine des petits pains etc...) L'hôtelier me l'a dit, il connaîtrait des messieurs, ils nous rendraient visite, et alors on aurait de l'argent. (Adèle garde le silence.) Mais toi, tu n'es pas obligée, si tu veux pas, Adèle. Eh bien, tu te promèneras en attendant, quand je recevrai une visite.

ADELE dépose avec gravité le journal, va vers Emmi et lui donne une retentissante paire de claques : Ose faire ça, va avec les hommes.

EMMI pleure : Cette histoire d'héritage ne vaut rien. Et ta mère ne nous enverra pas éternellement de l'argent non plus. Elle l'envoie seulement pour le démarrage. Jusqu'à ce que tu aies un travail, Adèle. Si on se cherche un travail...

ADELE l'interrompt : Je ne travaille en aucun cas. Pour faire quoi ? Nettoyer les escaliers pour les gens riches peut-être ? Andouille ! Idiote ! Quel travail veux-tu donc faire en tant que femme ? En tant qu'homme on pourrait travailler, éventuellement, de nos jours. En tant que femme, ce n'est pas rentable. La seule chose qui soit rentable pour une femme, c'est le mariage. Et alors là, tu n'as besoin que de tomber sur un salopard comme ton père qui te donne des coups toute la journée et qui picole. Alors t'auras en plus le droit de travailler pour lui. C'est comme ça.... Maintenant, je te demande un peu : qui paie ?

EMMI : Toi.

ADELE : Alors. Et si quelque chose ne te va pas, tu pourras refoutre le camp tout de suite. Chez toi. (Elle se tait. Emmi a le regard effrayé Viens ici près de moi ! (Emmi se tient devant elle. Elle lui caresse le mains.) Pourquoi donc t'es partie avec moi après tout ? Si maintenant tu chies dans ton froc ? Emmi ! Comment je m'y prends, vraiment tu peux t'en fichier. C'est bien clair que je te prends en charge. Ça, je l'ai fait aussi jusqu'à présent. Non ?

EMMI : Oui.

ADELE. Alors. Comptes-y, j'aurai de l'argent cet après-midi. Le journal entier plein d'offres de prêts, où on reçoit de l'argent. Voilà Et maintenant tu me donnes encore un café. Et puis je vais tenter quelque chose.

Emmi lui apporte une tasse de café et Adèle souligne dans le journal des petites annonces de bailleurs de fonds.

Scène 3

## DANS UNE GAGE D'ESCALIER

Une maison bourgeoise. Un escalier assez large. On en voit la rampe à un étage supérieur. Une porte s'ouvre. Sur le seuil, Adèle et l'usu-Dirschl. Madame Fleck monte, s'arrête un étage en-dessous et écoute.

L'USURIER : Ce n'est pas une question de personne. Comprenez bien. Mais j'ai besoin d'une garantie. Trois mille florins, c'est beaucoup d'argent.

ADELE : Alors j'irai chercher mon argent ailleurs. J'ai déjà reçu quelque chose ailleurs, aujourd'hui.

L'USURIER : Sans garantie, je ne peux rien faire. (Il tend la main à Adèle.) Alors... Faisons comme ça, chère Madame. Vous allez m'apporter une attestation de la banque suisse, et puis nous le ferons passer à mon nom, comme garantie.

ADELE : Il faut que je réfléchisse encore à ça, Monsieur Dirschl.

L'USURIER : N'est-ce pas ? Faisons comme ça. Enchanté.

ADELE : Une injustice, voilà. Mais ~~ils~~ <sup>vous</sup> ~~font~~ <sup>faîtes</sup> carrément comme ~~si~~ <sup>si</sup> ~~vous~~ ne gagniez rien.

FLECK : Exactement !

L'USURIER : Autrement je ne peux rien faire. Et de toute façon, je viens de vous donner soixante-dix florins, sans garantie. Ça aussi, c'est beaucoup d'argent. Et si ça ne vous convient pas, alors rendez-moi mon argent.

ADELE : Ça, vous ne le reverrez plus. Vous pouvez y compter.

L'USURIER : Nous le verrons bien.

ADELE : En tout cas je ne me laisserai pas faire par un vieux requi pareil !

L'USURIER : Des vieilles filles n'ont pas à gueuler ici.

FLECK : Mais qu'est-ce qui lui prend donc.

ADELE : Ça, vous le retirerez <sup>en lui</sup>. Croyez-le !

L'USURIER : Je ne retirerai rien du tout.

Il entre dans l'appartement et claque la porte. Adèle coche une annonce dans le journal, se mord les lèvres et descend l'escalier.

ADELE : Encore rien. Le troisième ratage..... Voilà. Où est le suivant ? Rue des tanneurs.

Madame Fleck gravit quelques marches. Elle s'adresse à Adèle.

FLECK, bas : Excusez-moi, j'ai tout entendu.

ADELE : Quelle insolence !

FLECK : Oui. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent, ceux-là, aujourd'hui ! Moi aussi, je dois aller chez lui. Et alors je vais le lui dire, que ça ne marche pas comme ça. (Un silence. Adèle remonte l'escalier avec Madame Fleck.) Une question : Est-il exact que Monsieur Dirschl exige des intérêts si élevés ?

ADELE : Oui. Malheureusement je suis forcée de payer ce qu'on exige de moi.

FLECK : Et qu'est-ce que vous payez, si je peux poser la question ?

ADELE : <sup>le taux annuel</sup> ~~Somme d'habitude~~ : dix pour cent.

FLECK : Quoi ! (Un temps.) C'est beaucoup.

ADELE : Les autres exigent ça aussi. (Après un temps :) Vous savez : j'attends un héritage d'Amérique, mais je ne peux pas encore disposer de mon argent, c'est pourquoi je ne reçois pas d'attestation, et je suis donc obligée de payer les intérêts qu'on exige de moi. Vous ne le croirez pas, il y a des usuriers, ils ne donnent rien du tout sans garantie.

FLECK : Oui.

ADELE : Mon héritage est très important, c'est pourquoi ça m'est égal, les intérêts. Mais quand je réfléchis, des gens pauvres, qui n'ont pas d'argent..... Qui peut déjà payer dix pour cent ?

FLECK : Oui. Là vous avez raison. (Un silence.) Vous vivez à Munich ?

ADELE : Je pense à me fixer ici. Malheureusement <sup>je</sup> suis forcée d'habiter dans un hôtel minable, parce que je peux à peine acheter le strict nécessaire. Les hôtels <sup>mieux</sup> ~~meilleurs~~ sont insensibles à ma misère passagère.

FLECK : Oui. L'argent gouverne le monde !

ADELE : Oui. C'est qu'il faut avoir de la patience jusqu'à ce que la chose se passe correctement entre les continents.

FLECK : Et où habitez-vous ? Si je peux poser la question ?

ADELE : A l'"hôtel du cheval".

FLECK : Ah bon ? Enfin.... Dix pour cent, il touche, celui-là.  
Avec un héritage on peut facilement payer des intérêts. Bon, et maintenant il faut que j'entre chez lui. Au revoir.

ADELE : Oui. Mais on se reverra peut-être <sup>un jour</sup> ~~une fois~~, n'est-ce pas ?

FLECK : Oui. Ça me ferait plaisir.

←  
Fleck entre chez Dirschl. Adèle descend l'escalier.

Scène 4

## CHAMBRE A DEUX LITS A L'HOTEL

Adèle fête son anniversaire. Sur la table sont disposés des cadeaux une chaînette, un chemisier de prostituée, une assiette décorée, une brosse à cheveux, une bouteille de vin. Beaucoup de fleurs. Fin d'une fête. L'hôtelier vient chercher les prostituées qui se trouvent, en tenue de travail, en tant qu'invitées chez Adèle. Avec l'hôtelier arrivent Mizzi et Bella.

L'HOTELIER : Alors : tout le monde en bas ! Hein ?

MIZZI : On vient d'arriver.

L'HOTELIER : Pas vous deux. Mais les autres ! Maintenant vous allez travailler un peu. Ou les galants vont s'en aller, s'il n'y a pas de bonnes femmes.

Les prostituées se lèvent, arrangent leur coiffure, leurs vêtements etc.

ADELE : R'voir. (A chaque fois, poignée de main.) R'voir, Cora ! Ciao, Thérèse ! R'voir, Hannerl ! Ah ! Bella, salut. Mizzi ! Vous êtes quand même venues !

MIZZI : On a dû travailler jusqu'à maintenant.

BELLA : Mais maintenant on est là.

ADELE : Ça, c'est bien. Donne-leur quelque chose à boire, Emmi. Installez-vous ! R'voir, Suzanne ! Ciao, Esther !

EMMI, ivre morte, chante : "Dieu vous garde, tous ensemble !" \*

ADELE : Tais-toi, Emmi ! Et merci bien pour ces belles choses.

CORA : Et moi, je remercie - au nom de mes collègues également - pour cette invitation et le bon punch de mam'selle Emmi.

L'HOTELIER : Bon ! Allons-y !

L'hôtelier sort avec les prostituées. Restent Adèle, Emmi, Mizzi et Bella. Emmi verse du punch. Mizzi et Bella lèvent leur verre à la santé d'Adèle.

MIZZI : A vos quarante ans !

BELLA : Oui ! Qu'elle vive longtemps, mademoiselle Spitzeder !

EMMI, pendant que tout le monde boit : Tu vois ! Tout le monde a savouré mon punch ! *Tout le monde l'a aimé !...*

\* "Pfiaddeich God alle miteinander" : chanson populaire très connue en Bavière. N-d-t.

MIZZI : Bien sûr. Mais c'est aussi qu'il est bon.

ADELE : *Il y a hop de cognac dedans.*

EMMI : Il est juste comme il faut.

MIZZI : Il est très bon.

BELLA : Exactement !

EMMI : Dans un bon punch, il faut du cognac. Et c'est même le principal, si on ne peut pas se payer un vin de marque. (Elle pleure.) Et moi qui pensais que tu savourerais mon cadeau.

ADELE : Oui. Sans ça, oui. T'as pas besoin de pleurer, mon petit oiseau. C'est beau, tout ce que t'as fait. Tant de belles fleurs. C'est toi que je dois remercier si mon anniversaire est si beau.

BELLA : Eh bien alors, montrons aussi nos petits cadeaux, non ? Mizz

MIZZI : Oui. Quoi ? Oui. Voilà un petit cadeau de ma part.

ADELE défait le paquet : un maillot de corps en dentelles : Oh là là C'est beau. Ça te plaît, mon petit oiseau ?

EMMI : Oui. Ça t'ira bien.

BELLA : Et puis ça, c'est de ma part, mam'selle Spitzeder.

ADELE défait le paquet : Des bonbons ! Thank you, Bella. Hein. T'en veux un, mon petit oiseau ?

EMMI : Bien sûr.

Adele offre des bonbons. Tout le monde en prend.

ADELE : Voilà. Installons-nous.

Elles s'assoient.

MIZZI : Je peux demander quelque chose ?

ADELE : Naturellement.

MIZZI : Quelque chose de plus intime aussi ?

ADELE : De quoi s'agit-il ?

MIZZI : Pourquoi donc vous appeler-vous : mademoiselle ?

ADELE : Parce que je suis une demoiselle.

MIZZI, à Bella : Qu'est-ce qu'elle veut dire, maintenant ?

BELLA : Aucun homme n'a encore essayé avec vous ?

ADELE : Essayé, oui.

MIZZI : Alors, ça veut dire : une vraie demoiselle.

ADELE : Oui ! Santé !

Elles trinquent et boivent.

BELLA : Avec le punch, il faudrait un bon fromage, non ?

EMMI : On n'en a pas.

BELLA : ~~Je suis~~ en apportez un ?

ADELE : Un bon fromage ne serait pas dégueulasse. Oui.

BELLA : Alors, je reviens tout de suite.

Elle sort rapidement, Mizzi examine les cadeaux d'Adèle.

MIZZI : Tiens tiens ! Aha ! Regardez un peu. C'est les autres qui ont apporté ça : le vin, il est de Thérèse, hein !

EMMI : Oui. T'as entendu ça, Adèle !

MIZZI : Je ne suis pas un voyant. Elle le reçoit toujours de son conseiller de la cour. Il est bon. Je connais. Très bon. Et Esther a donné son chemisier de travail. Vous <sup>aimés</sup> aimez quelque chose de transparent <sup>ça</sup> comme ~~celle-là~~ ?

EMMI : On aime, oui.

MIZZI : Bon. - Une belle chaînette. Qui donc a apporté ça ?

EMMI : Mademoiselle Cora. Et la brosse à cheveux aussi.

MIZZI : Cora. Tiens donc. Où trouve-t-elle de l'argent ?

EMMI : Elle l'aura gagné.

MIZZI : On ne gagne rien. L'hôtelier empoche tout.

ADELE : Mais ça ne va pas.

MIZZI : Mais c'est comme ça. Elle doit avoir de l'argent, la Cora. Parce que ça, il a fallu qu'elle l'achète. Et Hannerl a encore donné une assiette décorée. Mais c'est une belle, pour une fois. Oui oui. Une fois elle a reçu une valise pleine d'assiettes d'un représentant qui ne pouvait pas payer. (Elle rit. Bella revient avec une jolie petite cloche à fromage, sous laquelle se trouve un camembert de marqu

MIZZI : <sup>Han</sup> Celui-là, tu l'as eu à la cuisine privée de l'hôtelier !

BELLA : C'est ça. Je ne suis tout de même pas bête. Je vais me chercher ce qu'il me faut, <sup>tiens</sup> Et qu'il y vienne, celui-là. <sup>là</sup> Comme je connais des histoires, il ne s'en sortira pas. Et je n'ai pas peur de lui. Ça lui vaut bien un fermage de temps en temps, que je ne raconte rien.

ADELE : C'est bien ce que je me suis dit, que ça sent mauvais, avec l'hôtelier.

BELLA : Et comment, que ça sent mauvais ! Mais ça, personne ne le sait, sauf moi.

ADELE : C'est quand même un salaud, l'hôtelier, diables la chose comme elle est.

MIZZI : Exactement.

ADELE : Ce que les autres filles nous ont raconté, c'est vraiment incroyable !

EMMI : Un vrai salopard !

BELLA : Allez ! Arrêtez ! C'est un assassin !

ADELE : Comment ça... assassin !

BELLA : Mais il a bien tué sa femme, celui-là.

MIZZI : Elle est morte toute jeune. Juste à notre âge. Mais un assassin, Bella, on n'a pas le droit d'accoucher d'une chose comme ça, quand on ne peut pas le prouver.

BELLA : Et qu'est-ce que tu vas dire maintenant : je peux le prouver. Je sais bien où il s'est procuré le poison. Et ils n'ont pas pu le découvrir. Mais personne ne l'a quand même cru tout à fait son histoire de mort naturelle. Je pourrais bien le dénoncer. Mais pourquoi. Comme ça, je suis bien à l'aise ici. Et j'ai ce qu'il me faut, quand je le veux. Et je suis la seule qui gagne de quoi. Qu'est-ce qu'on veut de plus ?

MIZZI : Ahhh ! C'est pour ça qu'il ne te donne presque jamais de coups.

EMMI : Des coups ! Quoi ! Adèle ! Des coups !

BELLA : Qu'il me touche, celui-là !

MIZZI : J'ai de nouveau tellement de bleus.

ADELE : Vous ne vous laisserez quand-même pas donner des coups.

EMMI : Non !

BELLA : Pas moi. Mais aux autres il n'arrête pas de donner des coups, quand ça lui chante. Qu'est-ce qu'elles feraient donc ! Elles viennent de la campagne. Elles ne peuvent pas se défendre.

MIZZI déboutonne son corset : Là ! Dans un pareil état nos clients pensent carrément qu'ils ont eux aussi le droit de frapper.

ADELE : Allez !

MIZZI : C'est déjà arrivé. Et encore, aujourd'hui, c'est rien du tout l'air que j'avais, tu te rappelles, Bella, à l'époque, quand j'ai une fois aimé un client et que je l'ai laissé faire pour rien.

EMMI : Oh là là. T'as vu ça, Adèle. Un bleu pareil. C'est un salaud, l'hôtelier. Oh là là, que c'était beau aujourd'hui. Ce sont de gentilles filles, les bonnes femmes. Et recevoir des coups. Moi, dans ce cas, je n resterais pas.

MIZZI commence à déboutonner son corset : Rester, on y est toutes obligées. Où donc on irait ?

EMMI : Moi, dans ce cas, je rentrerais chez moi.

MIZZI : Nous toutes, on ne peut plus rentrer. Et ça, il le sait, l'hôtelier. Moi, mon père m'assommerait, carrément.

EMMI commence à pleurer et se met au lit : Oh là là, quand on ne peut plus rentrer. Alors, je n'aimerais plus vivre. Qu'est-ce que c'est que cette vie.

Elle s'endort, ronfle et sanglote de temps en temps.

MIZZI : Justement. Ce n'est plus une vie, ça.

BELLA : Dis pas de pareilles bêtises. Bon, Mizzi. Maintenant, il faut qu'on retourne au travail. Mam'selle Emmi dort déjà.

ADELE : Oui. Ciao ! (Poignée de main.) Et merci bien pour la visite.

MIZZI : C'est nous qui vous remercions.

BELLA : Oui.

ADELE : Alors bon !

Elle tient la porte ouverte aux deux femmes. Mizzi et Bella s'en vont. Emmi se réveille quand la porte se ferme.

EMMI : Pour l'amour de Dieu, quel spectacle !

ADELE : Horrible spectacle. Oui.

EMMI : Mais aujourd'hui, je ne ferai plus le ménage.

Elle se retourne et se rendort.

ADELE s'assoit et allume un cigare : Déshabille-toi pour dormir, mon petit oiseau.

EMMI : Trop fatiguée.

ADELE s'étire : Je suis fatiguée, moi aussi. (Après un temps.) Tiens tiens. Aha. Un assassin. C'est ce que je me suis dit, que j'apprendrais quelque chose des filles. Sur l'hôtelier. Et mon vrai anniversaire dans quatre semaines on le fêtera à deux seulement, hein, mon petit oiseau. Qu'il soit encore une fois insolent, l'hôtelier. Regardez un peu ! Bon. Maintenant je descends chez l'hôtelier et je vais boire avec lui un demi. Il va me payer ça, maintenant.

Elle se lève et quitte la chambre, Emmi ronfle.

Scène 5

## CHAMBRE A DEUX LITS A L'HOTEL

Décor comme à la scène 2. L'hôtelier fait vider la chambre par Bella et Mizzi. <sup>Les deux</sup> Les deux putains fouillent dans les affaires, elles les lancent des étagères et de l'armoire à vêtements sur le lit<sup>cy</sup> dans deux valises. L'hôtelier supervise le tout. La porte est ouverte.

L'HOTELIER, à Mizzi qui s'affaire près de l'armoire : En effet. Là non plus pas de papiers de l'héritage. (A Bella qui sort des affaires du coffre et les range dans les valises!) Voilà, Bella, cette valise est pleine, tu peux la fermer. Tu la poses contre la porte. Il faut les mettre dehors, avant que la police n'arrive et remarque que quelque chose ne colle pas avec ces deux-là. Il faut que je m'en débarrasse avant. (A Mizzi qui écoute avec intérêt :) Mizzi, ne reste pas plantée là, regarde dans les tiroirs de la table. Je comprends maintenant que tes galants se plaignent. Si au lit aussi t'es assommante comme ça. Probable qu'on ne peut vraiment t'utiliser que pour nettoyer les chambres. (Bella réprime un fou rire. Mizzi arrache le tiroir, celui-ci est vide.) Aha. Là non plus il n'y a rien. Je me le disais. De toute façon, ce serait du pareil au même n'importe comment elles seront flanquées à la porte. Et tout ce qui ne rentre pas dans les valises, vous le mettez dans ces deux cartons, hein Et on déballe tout.

Entrent Adèle et Emmi. Emmi court devant, Adèle marche derrière avec sang-froid, lentement.

EMMI, volubile : <sup>Mais!</sup> Mais qu'est-ce que vous faites là ! Dans notre chambre. Avec nos affaires ! (Elle dispute un vêtement à Bella.) Va-t'en ! Lâche ça !

L'HOTELIER : Je vous fiche dehors.

ADELE : Remettez nos affaires à leur place.

EMMI : Et tout de suite !

L'HOTELIER : Vous êtes flanquées à la porte.

EMMI : Pourquoi !

L'HOTELIER : Maintenant j'en ai assez de vous. Et mentir avec ça. Un héritage, parlons-en ! Dans ce cas on a des papiers ! Où sont donc vos papiers de l'héritage ? On n'a rien trouvé.

**EMMI** se surpasse et lève son petit sac à main : Là ! Ils sont là-dedans !

**ADELE** : Nous ne pouvons tout de même pas laisser traîner des papiers si importants dans un hôtel où les affaires ne sont pas en sécurité. Chez un hôtelier pareil.

**L'HOTELIER** : Alors : héritage ou pas héritage. Qui ne paie pas, est quand même flanqué à la porte.

**ADELE** : Qui dit que je ne paie pas ? Aujourd'hui encore, j'ai voulu payer.

**L'HOTELIER** : Dans ce cas je reçois tout de suite dix florins. - Mais tout de suite.

**ADELE** : Non. Vous allez recevoir huit florins. On ne doit pas plus. J'ai mes quittances et peux le prouver.

**L'HOTELIER** : Alors ! Envoyez !

**ADELE** : Zut, j'ai seulement cinq florins sur moi. Les voici, hôtelier ! Les autres, tu les auras demain matin.

**L'HOTELIER** : Bon. Mais si je ne les ai pas demain, vous serez flanquées à la porte demain. (Emmi commence à remettre de l'ordre très soigneusement. Bella et Mizzi traînent du côté de la porte.) Quelque chose ne colle pas avec vous. Vous n'avez pas d'argent et vous pouvez payer !

**ADELE** : Hein ! Ça t'épate !

**L'HOTELIER** : Je ne veux absolument pas me <sup>commettre avec des gens pareils,</sup> ~~mêler d'une chose pareille.~~ Et risquer la réputation de mon hôtel. Vous êtes des gens douteux.

**ADELE** : Arrêtez, requin. Escroc.

**EMMI** répète : Requin !

**ADELE** : Escroc !

**EMMI** : Requin !

**ADELE** : Voilà.

**EMMI** pousse un cri : Où est ma cafetière ! Ma cafetière !

**L'HOTELIER** : Elle est déjà en bas.

**EMMI** : Il faut qu'elle revienne là tout de suite !

**L'HOTELIER** : Allez vous la chercher.

**ADELE** : C'est vous qui nous la remontrerez !

**EMMI** : Tout de suite !

**L'HOTELIER** : Allez vous chercher votre vieux machin vous-mêmes !

**EMMI** : Ma cafetière, un vieux machin ! T'as entendu ça, Adèle.

**ADELE** tient la main d'Emmi : Vous nous apporterez notre cafetière !

L'HOTELIER : Alors, Bella, apporte-la leur.

Bella se moque de l'hôtelier et sort avec Mizzi. L'hôtelier les suit

ADELE : Eh bien, ça a <sup>été</sup> manqué encore une fois. Là, vraiment, je ne  
peux que rire.

Elle rit, Emmi fait chorus et soudain pleure.

EMMI, pleurant : On leur a fait voir. Mais pour l'héritage, ça il  
sait maintenant.

ADELE : Il le savait déjà avant ! Mais c'est du pareil au même ! On  
a notre chambre. (Avec volupté :) Viens, mon petit oiseau ! Maintenant  
on va au lit !

Elle commence à déshabiller Emmi. Emmi arrête de pleurer.

Scène 6

## DANS UN CAFE

Adèle et Emmi, éméchées et ricanant, se tenant par la main, sont assises dans un coin de l'établissement chic, à moitié vide. On va bientôt fermer, le personnel fait déjà le rangement. Le ricanement des deux femmes fait sensation.

*Beine*

ADELE : ~~Alors~~ : ça t'a plu ?

EMMI : Oui. Surtout le passage avec la petite main glacée. C'était beau.

ADELE, après une débauche de ricanement : Si tu aimes tant aller au théâtre, on pourra y aller tous les jours.

EMMI est flattée et fait des manières : On ne peut pas se payer ça, Adèle.

ADELE : Mais si.

EMMI devient sérieuse : Où trouves-tu l'argent ?

ADELE : Ça, je ne le dis pas à mon petit oiseau.

EMMI, après qu'Adèle a cessé de rire : Dis-le moi.

ADELE : Non. Je te l'ai promis, que je te prends en charge. J'ai payé notre chambre. Tout est en règle.

EMMI : Dis-le moi.

ADELE : Non. Tu n'as pas besoin de savoir ça. Tu n'as qu'à laisser faire papa.

Emmi aussi éclate à nouveau de rire. Elles rient avec de moins en moins de retenue, trinquent et se regardent alors profondément dans les yeux. Les derniers clients deviennent attentifs. Adèle baise la paume de la main d'Emmi, ce qui ne met pas celle-ci non plus tout à fait à l'aise. Le serveur s'approche de la table.

LE SERVEUR : Mesdames, ici c'est un café.

ADELE : On le sait.

LE SERVEUR : On ferme.

ADELE : Maintenant, apportez-moi encore deux cherry. Et pour moi encore un cigare. Parce que l'autre vient juste de s'éteindre. Ensuite je paierai. Pas avant.

Scène 7

## CHAMBRE A DEUX LITS A L'HOTEL

Décor comme à la scène 2. Madame Fleck rend visite à Adèle. Emmi a fait du café. Les dames bavardent en s'efforçant de "bien parler". Adèle ne sait d'abord pas du tout ce qui lui arrive, mais après elle va comprendre vite. Une amitié naît.

FLECK : Que vous alliez bien me réjouit ruement. Vous avez l'air en forme.

ADELE : Installez-vous, madame Fleck. Où donc est le café, Emmi ? Vo le voyez vous-même, pas de confort dans ce trou. Oui. Mais : la santé es bonne.

EMMI verse le café : Et ça va bi-n. Là vous avez raison, madame Fleck.

FLECK : Et avez-vous déjà votre héritage ?

EMMI, promptement : Non.

ADELE : Non. Ou alors je n'habiterais plus là-dedans, vous savez. Ça mettra encore du temps. A cause de la vente aux enchères en Amérique. Je fais vendre aux enchères. J'ai besoin d'argent et pas d'une boucherie.

FLECK : J'ai plus d'une fois pensé à vous. Est-ce que tout va bien côté argent ?

ADELE : Nous n'avons plus rien du tout. Disons la chose comme elle est.

EMMI : Quoi ?! Nous n'avons rien, Adèle ?

ADELE : Tais-toi, Emmi. - L'usurier Dirschl ne me donne plus rien du tout. D'abord on est arrogant et ensuite on ne donne rien. Hein. Mais les autres usuriers ne sont pas d'fférents non plus. Demain j'essaierai encore une fois chez Straetz, rue des tanneurs.

FLECK : Celui-ci aussi serait désagréable.

ADELE : Oui. Il exige même encore plus d'intérêts que les autres. Le monde est vraiment si mauvais. Encore une petite tasse, madame Fleck ?

FLECK : Si je puis me permettre.

Emmi verse du café.

ADELE : Et pas un ne vous croit plus en quoi que ce soit, vous ne le croirez pas. Mon oncle a eu des boucheries en Amérique, hein. Et moi, je suis là et suis obligée de chercher où me procurer dix ou vingt florins.

FLECK : C'est une honte !

ADELE : Et si ces requins continuent comme ça, je serai obligée de me demander s'il ne me faudra pas quitter Munich....

EMMI l'interrompt : Adèle !

ADELE : Dans une autre ville, ça n'arriverait pas. Mais Munich... Qu'est-ce que c'est Munich, après tout. Nous avons déjà fait du théâtre dans de tout autres villes. Ne me parlez pas de cette ville, madame Fleck

FLECK : Oui. Vous avez raison. Et les usuriers sont bien de vrais monstres. J'ai réfléchi à quelque chose à la maison, et alors je suis venue chez vous. Vous m'avez tout de suite été sympathique, quand je vous ai vue. Faut qu'on en parle tout de suite. Hein.

ADELE : Oui.

FLECK : Quand je vous ai vue chez l'usurier Dirschl, il y a trois semaines, je ne dis, je n'entends pas bien : exiger soi-même dix pour cent, alors que nous autres, on <sup>en avait</sup> ~~avait~~ chez eux que quatre pour cent pour nos dépôts. Hein. Quatre pour cent, c'est déjà plus que les trois et dem qu'on a à la Caisse d'Épargne, mais comme ça ces cochons vivent à nos dépens. Je n'ai pas une si belle situation, et notre époque est aujourd'hui si incertaine : il faut placer son argent. Ou sans ça il ne vaudra plus rien. Regardez : j'ai pensé, si vous payez dix pour cent, nous deux on pourrait faire une affaire.

ADELE : Une affaire ?

EMMI : Dix pour cent. Oh là là, tu as payé dix pour cent, Adèle.

ADELE : Va donc nous chercher encore un gâteau, Emmi.

EMMI : Je suis déjà allée en chercher un, Adèle.

ADELE : Va en chercher encore un.

EMMI : Je dois sortir ?

ADELE : Emmi !

EMMI : Je sors, Adèle !

Emmi sort.

FLECK : Vous comprenez ?

ADELE : Non, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

FLECK : Qu'avons-nous besoin d'un usurier. Nous pouvons aussi faire ça sans usurier. Entre nous.

ADELE : Ah bon. Oui. Naturellement. Pour moi, c'est du pareil au même, que je vous paie des intérêts, à vous ou à un usurier.

FLECK : Vous voyez.

ADELE : Là vous avez raison. Surtout quand ils sont si effrontés.

FLECK : Justement. Les usuriers baissent les petites gens. Mais je suis si contente d'avoir quand même fini par aller chez vous, parce que qui sait, si après tout une femme avec un héritage important s'engage dans une affaire. Hein. Mais comme ça nous n'avons toutes deux que des avantages.

ADELE : Voulez-vous encore un gâteau sec ?

FLECK : Si je puis me permettre. (On lui en donne un.) Regardez : (Elle tire une petite boîte de son sac à main.) Là j'ai cent florins. J'allais les apporter à monsieur Dirashi. - Et si je peux poser la question : combien d'intérêt ça rapporterait ? Avec vous ?

ADELE : Tout cela m'arrive un peu à l'improviste. Six pour cent, ça va ?

FLECK : Six pour cent ! Quoi ! Mais aucune banque ne fait ça de nos jours. Et un usurier encore bien moins. Il faut leur couper l'herbe sous le pied, aux usuriers. Pourquoi on les aiderait, nous deux, pour qu'ils s'enrichissent ? Quoi ? On serait vraiment idiots... Depuis que mon mar est mort à la guerre, l'entreprise ne marche plus. Avec une femme comme chef, ça ne vaut rien. Je suis obligée de vendre. Une femme diriger une scierie, seule, alors on se moque de vous. Les hommes se tiennent les coudes ! Croyez-le !

ADELE : Oui. En tant que femme, tu ne peux rien faire. Une femme n'a pas de possibilités. - Encore une petite tasse, madame Fleck ?

FLECK : Si je puis me permettre.

ADELE : Ça me fait plaisir d'avoir reçu une visite de vous. Une idée comme ça ne me serait pas du tout venue. Naturellement, vous récupérerez vos intérêts tout de suite. Hein ! (Elle sort six florins de la boîte que madame Fleck lui a donnée.) Un, deux, trois, quatre, cinq, six. Voici vos six florins d'intérêts.

FLECK, tout à fait enchantée : Mais. Mais ça alors ! - Ça c'est bien. J'en ai bien besoin. Si je raconte ça aux gens chez moi, beaucoup vous apporteraient de l'argent.

ADELE : Vous pensez ?

FLECK : Evidemment. Et quand j'aurai vendu mon entreprise, j'apporterai encore une certaine partie du montant. Hein. Chez vous, c'est en bonnes mains. Si vous en avez encore besoin.

ADELE : J'ai toujours besoin d'argent.

FLECK : Chez vous c'est en bonnes mains. Je connais beaucoup de gens. Mon mari a beaucoup voyagé. Et si vous êtes intéressée, alors vous pourriez carrément couler les usuriers. Si moi j'avais un héritage comme ça, je ferais ça aussi. Il faut seulement qu'on se tienne les coudes. Hein. En tout cas, je vais le raconter partout, quelle noble personne vous êtes. Je peux vous recommander à tout le monde.

ADELE : Je ne crois vraiment pas que quelqu'un apporte quoi que ce soit.

FLECK : Ne dites pas ça. Vous verrez.

ADELE : Si quelqu'un apporte de l'argent, vous savez, je ferai bien les choses. Alors vous <sup>recevrez</sup> aurez bien quelque chose de moi.

FLECK : Mais ce n'est pas comme ça que je l'entendais.....

ADELE l'interrompt : Dans ce cas, il y aurait bien pour vous une commission. Ça va de soi.

FLECK : Oh là là. Les gens sont vraiment si contents quand ils ne sont plus obligés d'aller chez l'usurier, vous ne le croiriez pas. Têpons-là, je vous promets que les gens viendront. (Poignée de main.) Je suis tout excité

Scène 8

## PROMENADE DE L'ISAR

Adèle et Emmi se promènent au bord de l'Isar. Emmi a un petit sac à main  
neuf et des chaussures neuves. Elle tortille des hanches et balance son sac  
à main.

ADELE : Il te plaît ?

EMMI : Merci. Un beau petit sac à main. Les chaussures aussi.

ADELE : Oui. Ça te va bien.

EMMI : Mais c'était trop cher. Le petit sac à main noir aurait fait  
l'affaire aussi.

ADELE : Mais t'as préféré le rouge.

EMMI : Ça, oui.

ADELE : Et on avait l'argent. Alors.

EMMI : Mais quand on n'aura plus d'argent ?

ADELE : Dis pas d'âneries. Quand on n'en aura plus, j'irai en rechercher.  
C'est aussi simple que ça.

EMMI : Et les intérêts élevés ?

ADELE : Mais on s'en fiche. Et maintenant tu arrêtes avec ça, parce que  
le temps est aujourd'hui bien trop beau pour ça. - Et puis on a assez  
d'argent. Et il y en a toujours plus.

EMMI : Oui. Des gens viennent et apportent de l'argent. Et je ne sais pas  
ce qui se passe. Il y a quelque chose qui ne colle pas.

ADELE : Tu ne veux plus aller au théâtre ?

EMMI : Ça. Si.

ADELE : Eh bien. Alors ne dis pas d'âneries.

EMMI : Si seulement je savais ce que tu fabriques, Adèle.

ADELE : A la campagne ça commence à se savoir que je paie beaucoup d'inté-  
rêts. C'est tout. Madame Fleck le raconte partout. Et chez moi les gens  
tirent quelque chose de leur argent. C'est rentable. Je les aide. Je ne suis  
pas un usurier, tu comprends. Et j'aide ceux qui n'ont pas beaucoup, tu ver-  
ras, les gens le remarquent et sont reconnaissants. Tu n'y comprends rien,  
Emmi, mais tu verras. Je sais bien ce que je fais : j'aide les pauvres. Et  
alors t'as plus besoin d'avoir peur, va, je fais tout ça comme il faut.

EMMI : Oui, si c'est comme ça, Adèle...

ADELE : Qu'est-ce que tu pensais donc, toi ?

EMMI : L'hôtelier....

ADELE l'interrompt : Et surtout nous ne devons plus nous laisser intimid<sup>F</sup>er par l'hôtelier, par ce voyou, ce minable. Tout ce qu'il veut, celui-là, c'est gagner de l'argent, gagner de l'argent, et encore gagner de l'argent.

EMMI : Non, les pauvres, il ne veut pas les aider.

ADELE : Justement. Mais moi, je le fais. Je suis là pour les pauvres. Et l'hôtelier, il aimerait bien savoir où nous trouvons notre argent, mais à lui on ne le dira pas. Pas à lui. On est encore au-dessus de lui, Emmi. Il ne comprend pas ça, que je sache exactement ce que je fais. Des gens douteux parlons-en.

EMMI : Oui. Ça alors !

ADELE : Tu verras, n'importe comment, tout continue dans la vie. Et pour cette nuit, j'ai encore retenu des billets. Au théâtre. Cette fois-ci nous avons une loge pour nous toutes seules.

EMMI, effrayée : Oh là là. Oh là là.

Scène 9

## CHAMBRE A DEUX LITS A L'HOTEL

Décors comme à la scène 5. On a fait le nettoyage à fond. Adèle lit le journal et prend son petit déjeuner. Emmi emballe toutes les affaires et pose des cartons, des valises et des sacs en papier près de la porte.

EMMI gémît : Sans arrêt quelqu'un apporte de l'argent. Et je ne sais pas ce qui se passe..... Et pourquoi donc faut-il que j'emballe tout. Tu dois me le dire, si nous partons. (Adèle ne réagit pas.) Et maintenant nous n'avons déjà plus d'argent. Rien. Qu'est-ce qui arrivera s'il y en a un qui veut le récupérer ?

ADELE : Alors il l'aura. Jusqu'à présent il y a toujours eu assez d'argent. (Un temps.) On ne part pas.

EMMI continue à gémir : Sans arrêt ils apportent de l'argent. Et nous n'avons rien. Il y a quelque chose qui ne colle pas.

ADELE : Aujourd'hui j'ai une surprise pour toi, mon petit oiseau. Et maintenant tu arrêtes de gémir. Celui qui est même obligé d'avoir des heures de réception, parce que les gens apportent tellement d'argent, ne risque pas de couler. Celui-là a de l'argent.

EMMI : C'est pas exact ce que je dis ?

ADELE : Mais on vit. Non ?

EMMI : Ça oui.

ADELE : Et est-ce qu'on vit mal ?

EMMI : Non. C'est ça, justement. Si seulement je savais ce qui est en train de se passer, Adèle.

ADELE : Attends encore un peu, tu le sauras. (On frappe.) Oui !

Entre l'hôtelier. Il est mieux habillé.

L'HOTELIER : Il y en a encore un. Je lui ai dit que la réception ne commence que dans une demi-heure. Mais alors il n'aura plus de temps.

ADELE : Qu'il entre, hôtelier. Faisons une exception. (L'hôtelier sort et fait entrer un paysan, celui-ci ôte son chapeau et reste debout près de la porte.) Qu'est-ce qu'il y a, papa ?

LE PAYSAN : Pour l'argent. J'ai appris ça, hein, avec les intérêts.

ADELE : Et par qui l'as-tu appris ?... Viens ici, installe-toi.

LE PAYSAN s'approche, sans s'asseoir : A la campagne, là-bas, dans chaque auberge, ils ne parlent de rien d'autre. Et ceux qui ont leur argent ci vous se montrent très satisfaits. Et alors ma femme a dit : essayons-nous aussi une fois.

ADELE : Ça c'est bien.

EMMI, angoissée : Oh là là. Oh là là. Oh là là.

ADELE : Sors, Emmi, hein !

Emmi sort.

LE PAYSAN : C'est exact qu'on a les intérêts tout de suite ?

ADELE : Evidemment.

LE PAYSAN, rusé : Alors on la fait, cette affaire ! (Il pose sur la table l'argent qu'il sort en fouillant dans toutes ses poches.) C'est mon argent, madame Spitzeder.

ADELE : Je m'appelle mademoiselle. (Elle crie :) Emmi ! Compte l'argent Viens ! (Emmi revient et compte l'argent. Adèle s'occupe des autres formalités.) Maintenant regarde, papa. Là je te fais une quittance. Tu la gardes bien, hein. (A Emmi :) Combien ?

EMMI : Trois cents florins.

LE PAYSAN : Exact.

ADELE : Bon. Trois cents.... Et inscris-le sur les listes, Emmi. Voilà, alors tu as tout de suite tes intérêts. (Elle déduit la somme du tas que le paysan a apporté.) Dix, douze, dix-huit. Là, dix-huit florins, papa. Hein !

Sans avoir frappé l'hôtelier se précipite dans la chambre.

L'HOTELIER : Les meubles sont là !

ADELE : Bon. Nous avons fini, nous deux, papa. -Dis aux ouvriers comment ils doivent faire, hôtelier. Et dis aux gens qu'il n'y a plus de réception aujourd'hui.

L'hôtelier sort, il emmène le paysan.

EMMI : Quels meubles !

ADELE : Voilà, mon petit oiseau, maintenant, tu vas aller au café Neumeir, j'y ai commandé une tarte pour aujourd'hui. Va la chercher. Et tu apporteras aussi du champagne. Veuve Clicquot. Hein.

EMMI : Quoi ?

ADELE : Je vais te l'écrire. Voilà. Tu le trouveras dans la rue Maximilien. Hein. Tiens, voici vingt florins.

EMMI : Tellement...

ADELE : Et quand tu arriveras, il y aura la surprise.

EMMI : Bon. Mais ça alors.

Emmi sort, étonnée. Soudain la porte s'ouvre, un groupe d'ouvriers entre et vide la chambre. On bouscule Adèle. On lui retire même la dernière chaise de dessous les fesses. Tout à coup elle est debout dans la chambre vide. Arrivent alors d'autres ouvriers qui commencent par mettre un beau tapis précieux et qui ensuite apportent les meubles neufs. Avec eux arrive l'hôtelier qui leur montre l'emplacement des différents meubles. Des vitrines, des petites tables délaissées et des petits sièges etc., un beau secréta. L'hôtelier tient deux chopes de bière. Adèle va vers lui et a droit à une chope.

ADELE : Beau, hein ?

L'HOTELIER : Oui. Cher. Beau.

ADELE : Il faut que toute la maison devienne un écriin, hôtelier. En bas il faut mettre aussi de beaux meubles. Alors la clientèle de tes bonnes femmes changera aussi. Automatiquement. (On apporte un original de Lerbach avec un pompeux cadre <sup>doré</sup> en or.) Que tes bonnes femmes interpellent mes clients ça ne va pas. *(En classe Adèle et l'hôtelier dans un autre coin de la chambre.)*

L'HOTELIER : C'est cher. Je devrais alors leur acheter une garde-robe neuve. (Aux ouvriers :) Non. Pas à ce mur. Là-bas ! Oui. Là..... Plus haut - Bon !

ADELE : A droite, c'est encore de travers. - Oui. Maintenant ça va.... Tu n'as que des avantages, hôtelier. J'ai les deux chambres les plus chères là-dedans : celle-ci et ma nouvelle chambre à coucher en haut. Et regarde comme tout se transforme à mes frais. Et avec mes clients, tu fais une affaire.

L'HOTELIER : Une affaire ! De la boue, ils m'apportent, les pommes de terre de la campagne.

ADELE : Tous ceux qui sont obligés d'attendre se paient un demi. Ou pas. Ne sois pas si ingrat ! (On place une belle pendule et par exemple un petit buffet avec des pots à bière de valeur, des bibelots etc.) En tout cas je te l'aurai proposé, de prendre une participation dans ton hôtel. Mais tu peux encore y réfléchir. Une maison distinguée est fréquentée par des gens distingués. Retiens ça, hôtelier. Et il faut que tu les attires. Pas les pauvres. Avec les pauvres on ne peut pas entreprendre grand-chose.

L'HOTELIER : Ah ?

ADELE : J'ai de l'argent. Et si tu es d'accord, alors jete claque. En bas il faut mettre de beaux tapis pour que les paysans aient quelque chose à regarder bouche bée.

L'HOTELIER : On s'est bien compris. Alors on le fait.

ADELE : Il faut que ce soit beau. Il nous faut vivre, hôtelier !

L'HOTELIER : J'ai rien contre.

Les ouvriers ont terminé. Adèle et l'hôtelier scellent l'entretien par une poignée de mains.

ADELE : Il faut que l'hôtel se fasse une bonne réputation, ou je déménagerai. Et remporterai tout ça.

L'HOTELIER rit : Tu penses pas qu'ailleurs ils découvriront tout de suites manigances ?

ADELE : Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

L'HOTELIER : Qui sait combien de temps elle marchera, ton affaire, Spitz.

ADELE : Pourquoi ?

L'HOTELIER : Emmi dit, ça ne marchera pas longtemps.

ADELE : Emmi ne sait rien.

L'HOTELIER : Mais elle m'a tout raconté, voyons. En tout cas, elle dit que, n'importe qui pourrait <sup>faire</sup> ~~tester~~ quelque chose contre toi. Je n'ai qu'à te dénoncer.

ADELE : <sup>Fais</sup> ~~Sente~~ quelque chose et ce sera moi qui te dénoncerai. Tu sais bien pourquoi. Et je déménagerai.

L'HOTELIER : Qui dit que j'<sup>vais</sup> ~~tester~~ quelque chose ? Maintenant qu'on est presque des partenaires. Emmi parle beaucoup, voilà.

ADELE : Elle n'a pas <sup>à</sup> bavarder, cette oie.

L'HOTELIER : Qui sait à qui elle va encore le dire ? Je voudrais simplement te mettre en garde. Tu comprends. Entre nous : il y a beaucoup de belles femmes dans le monde, Spitz. Santé !

ADELE : Santé ! Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

L'HOTELIER : Des qui bavardent pas. Des qui sont sûrs. <sup>e</sup>

Ils boivent.

ADELE : Et qu'est-ce que t'as voulu dire sur Emmi, hier, Wasti ?

L'HOTELIER : Je n'ai pas de preuves, tu comprends. Je ne sais rien de précis, hein, mais d'après ce que raconte Emmi, quelque chose ne colle pas avec vos listes. Avec l'argent. Mais je ne sais pas quelles listes, hein...

ADELE l'interrompt : Quoi ? Tout colle.

L'HOTELIER : Mais je te le dis seulement.

ADELE : Ça, je ne le crois pas. Mais alors il faut qu'on aille voir, hôtelier. Mon petit oiseau fait les choses comme il faut, va. Alors installons-nous. (Elle va chercher des cahiers, des fiches, etc. dans divers cartons. Ils s'assoient devant le secrétaire neuf.) Bon. Allons-y.

L'HOTELIER : J'ai là un certain Schabl, Dyonis, il y a deux mois. Pour combien de temps a-t-il emprunté les deux cents florins, celui-là ?

ADELE : Un instant. Ça doit être là-dedans. Date ?

L'HOTELIER : Avril. Le vingt.

ADELE : Il n'y a pas de Schabl, Dyonis.

L'HOTELIER : Nous y voilà déjà. Regarde : auprès il n'y a nulle part : quand, combien d'intérêts reçus, ~~la~~ durée du prêt. Rien.

ADELE : Oui. C'est vraiment terrible, hôtelier. Dans mon petit cahier, rien ne colle non plus. Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qu'elle a donc fait là, cette salope d'idiote ! Mais. Mais ça ne va pas.

Entre Emmi avec une tarte et du champagne. Elle voit la chambre neuve.

EMMI : Mais. Mais. Mais qu'est-ce que c'est ? Mais c'est un palais ! Est-ce que c'est notre chambre ? Mais. Oh là là. Oh là là, que c'est beau. (Fort :) La tarte est là !

Elle dresse tout de suite une petite table.

ADELE : Te revoilà. Apporte-moi tout de suite le mois de mai, Emmi.

(Emmi s'exécute, Adèle continue de contrôler, Emmi trouve des verres de champagne neufs et les pose sur la table.) L'hôtelier a raison, Emmi. Les listes ne collent pas.

EMMI : C'est que je ne sais pas.

ADELE : Viens, hôtelier, asseyons-nous là-bas. (L'hôtelier et Adèle s'assoient à la table qui est dressée et Emmi aussi pour finir.) Et pour-quoi tu ne le dis pas ?

EMMI : Oh là là. Oh là là. Oh là là.

ADELE : Je peux tout de même me payer un employé, Emmi. Qu'arrivera-t-il si maintenant il y en a un qui vient et veut son argent ?

EMMI, pleine d'angoisse : Maintenant ce sera ma faute si tout éclate.

ADELE : Qu'est-ce qui ~~se~~ éclatera ?

EMMI : Tout.

L'HOTELIER : Qu'est-ce qui éclatera ?

EMMI : Je ne peux déjà plus dormir, Adèle. Ça ne va pas bien aller. Arrêtons avec ça.

ADELE : Pour moi, t'es cinglée. Tu veux renoncer à tout ? Je renoncerais à ça : à mes meubles ? Aux bons repas ? Je devrais mourir de faim peut-être ? Ou quoi ? (Elle fait sauter le bouchon d'une bouteille de champagne.)  
- En plus, tu bavardes trop !

EMMI : Parole d'honneur. Je ne dis rien.

ADELE : Tu veux me ruiner peut-être ? (Un temps.) Emmi. Viens ici.  
(Emmi va vers elle. Adèle lui prend les mains.) Tu n'es pas à ta place dans le grand monde. Tu as trop peur. On s'est détachée peu à peu l'une de l'autre. C'était beau, Emmi. C'était beau, nous deux. (Un temps.) Demain t'feras tes bagages. Je t'installerai un commerce quelque part à la campagne. Un bureau de tabac. Hein. Et tu auras aussi, naturellement, une indemnité première. L'hôtelier t'aidera, pour qu'on trouve quelque chose <sup>qui t'intéresse</sup> ~~de faire~~. Jusqu'à ce que tu aies trouvé quelque chose, tu pourras rester encore ici, naturellement.

EMMI pleure : Ça, je ne voudrais pas. Si tu ne m'aimes plus. (Après un temps.) Un bureau de tabac, je voudrais bien.

ADELE lui essuie ses larmes : Eh bien voilà. Tu auras un tabac de moi. maintenant, voyons à donner un fondement à ces listes. Viens, hôtelier, ai moi.

EMMI : Je peux encore te faire un café, Adèle ?

ADELE s'est déjà remise au travail : Naturellement que tu peux me faire un café.

L'hôtelier et Adèle travaillent. Emmi fait du café dans la cafetière.

Scène 10

## HALL DE L'HOTEL

Des tapis précieux. Le hall est rempli de clients d'Adèle : quelques paysans, plusieurs avec des femmes qui tiennent des sacs et des paniers serrés contre elles. Des poules caquètent. Parmi tout cela quelques dames distinguées, tirées à quatre épingles, qui lisent des journaux et boivent du thé. Deux grooms assurent le service ; derrière le comptoir, à la réception, l'employé Aloyse. L'hôtelier, élégamment vêtu, sort à plusieurs reprises en courant de la chambre où travaille Adèle, et surveille tout.

L'HOTELIER, à Aloyse : Bon, Aloyse. Si le cocher arrive, qu'il attende. Il est prêts tout de suite. Maintenant ~~que~~ tu me donnes le petit paquet que j'ai posé ici ce matin pour mam'selle Emmi. (Aloyse lui donne le paquet.) Bon. On est prêts. Il faudra que le cocher nous aide à sortir les valises et le reste. Hein.

ALOYSE : Oui. (L'hôtelier retourne dans la chambre d'Adèle. Aloyse ouvre une fenêtre et crie :) Cocher ! Entre ! Pour sortir les affaires. (Peu de temps après, le cocher entre.) Là-dedans !

Le cocher va dans la chambre d'Adèle et ressort peu de temps après avec une valise et un carton bien ficelé qu'il porte dehors. Il passe et repasse encore une fois et porte dehors des cartons. Peu de temps après, la porte s'ouvre, d'abord sort l'hôtelier, derrière celui-ci le nouveau comptable, enfin Emmi et Adèle. Adèle donne un baiser à Emmi.

ADELE : Voilà, mon petit oiseau. Je crois que nous avons tout. Sauf mon cadeau. Où est-il donc ? Aloyse ! Où est mon cadeau pour Emmi ? (Aloyse pose la cafetière à peine emballée sur le comptoir. Adèle va la chercher.) Il est là ! Regarde ! Tu vas emporter ma cafetière.

EMMI : Oh là là. Oh là là. Merci, <sup>lân</sup> Oh là là. Je vais avoir la cafetière. Oh là là. Alors j'ai encore à dire au revoir. (Elle va vers les différentes prostituées qui sont assises sans rien faire.) R'voir ! R'voir ! Ciao ! Toutes sortes de bonnes choses, Cora ! R'voir, Esther ! Ciao !

Elle prend congé de toutes les prostituées en leur serrant la main.

ADELE : Bon. Ton commerce te plaira. L'hôtelier a cherché le plus beau qu'il y avait. Et fais attention à toi, mon petit oiseau. Et s'il y a quelque chose, tu m'écris. Peut-être on te rendra visite aussi une fois. Nous avons vécu ensemble de si belles heures.

EMMI : Oui. Rends-moi visite une fois, Adèle. Hein.

ADELE : Alors, bonne chance, Emmi. (Entre Monsieur von Mengershausen qui regarde ce qui se passe avec étonnement : Adèle, Emmi et l'hôtelier se bousculent pour sortir.) Mon cocher va t'y conduire. Hein.

EMMI : Oui. Ciao, tout le monde. R'voir, Adèle.

Les prostituées se bousculent elles aussi en direction de la porte et font des signes d'adieu, Emmi monte en voiture, le cocher fait claquer son fouet, déjà tout le monde rentre en se poussant. Pendant ce temps Aloyse interpelle Monsieur von Mengershausen qui se rend maintenant à la réception. Il est riche.

ALOYSE : Vous désirez, s'il vous plaît ?

MENGERSHAUSEN : Je voudrais voir mademoiselle Spitzeder.

ALOYSE : C'est impossible aujourd'hui. L'heure de réception est déjà complète. (Il montre les gens.) Vous le voyez vous-même. (Il feuillette un livre.) Dans trois semaines, le lundi matin, il y aurait une demi-heure de libre..

MENGERSHAUSEN l'interrompt : Je suis monsieur von Mengershausen.

ALOYSE : Oui ?

L'HOTELIER est revenu, a écouté et intervient : Je vais voir ce qu'on peut faire, si madame Spitzeder recevra Monsieur le comte encore aujourd'hui. Si vous voulez prendre place en attendant.

MENGERSHAUSEN : Merci beaucoup.

Il s'assoit. Entretiens Adèle revient elle aussi, après des adieux à Emmi. Mizzi essaie de flirter avec von Mengershausen. L'hôtelier va vers Adèle.

L'HOTELIER, bas : C'est un comte qui est là. Von Mengershausen.

ADELE : Celui du Crédit foncier ?

L'HOTELIER : Non, celui-là, je le connais. Un autre. - Et j'ai invité la comédienne Patricia Quirin comme tu me l'as demandé.

ADELE : Oui. Et alors ?

L'HOTELIER : Elle est assise là-bas. Elle n'aurait rien contre une invitation, dit-elle.

ADELE : Bien. Tu as fait ce que tu avais à faire, hôtelier. Bon. Que le comte aille dans mon bureau. Et toi tu m'organises une sortie à la campagne Wasti. Cet après-midi. Un beau repas dans une bonne auberge. Seulement, moi toi et elle. Hein !

L'HOTELIER : Entendu. (Il va vers von Mengershausen.) Si monsieur le comte voulait me suivre !

Il conduit von Mengershausen dans le bureau. Adèle va vers Patricia.

ADELE lui serrant la main : Bon. Ça me fait plaisir que vous ayez accepté mon invitation. Ça ne va plus prendre beaucoup de temps, ma réception, ensuite on s'en ira un peu à la campagne. Hein ?!

PATRICIA : Naturellement. Volontiers. Ça me ferait plaisir.

ADELE : Bien. Alors dans une heure, hein !

PATRICIA : Volontiers.

---

Scène 11

## BUREAU D'ADELE (CHAMBRE A DEUX LITS)

Adèle à son bureau. Von Mengershausen est assis devant elle. Ils boivent du thé que le comptable et en même temps secrétaire d'Adèle a préparé. Ceci s'affaire quelque part à l'arrière-plan.

MENGERSHAUSEN : Je ne suis pas pauvre, on le sait. Et la question que je vous pose, c'est si vos conditions avantageuses ne sont que pour les pauvres.

ADELE : Je travaille pour tout le monde. Sans distinction.

MENGERSHAUSEN : Je suis heureux de l'entendre. De nos jours les riches aussi peuvent avoir besoin des conditions avantageuses que l'on fait aux pauvres, n'est-ce pas. Les gens qui sont contre la noblesse, ne savent pas du tout ce qu'engloutissent ces domaines. Et en fin de compte beaucoup de gens en vivent aussi. Et ils exigent d'être rémunérés toujours plus, n'est-ce pas.

ADELE : Monsieur le comte a tout à fait raison.

MENGERSHAUSEN : Je vais envoyer mon intendant, car je n'ai aucune idée des usages en affaires. Contrairement au reste de ma famille, n'est-ce pas.

Ils rient tous les deux.

ADELE : Monsieur le comte veut-il encore une petite tasse de thé ?

MENGERSHAUSEN : Volontiers ! Naturellement, je ne voudrais pas abuser de votre précieux temps.

ADELE : Constantin ! (Le secrétaire arrive et verse encore du thé, il ajoute quelques gâteaux secs. Après son départ :) Mon secrétaire. Je vous dis : cet homme est une perle.

MENGERSHAUSEN : Vraiment toute la ville parle de votre établissement. Oui. Vous savez certainement que mon oncle a une forte participation dans la banque du Crédit foncier de l'Allemagne du Sud. C'est pourquoi je vous demande de la discrétion. Ce me serait désagréable s'il devenait notoire que j'ai des dépôts chez vous. Pour mon oncle, vous êtes une muleta.

ADELE : Je sais que les banquiers déblatèrent contre moi.

MENGERSHAUSEN rit : Vous leur enlevez leurs clients.

ADELE : Mes clients viennent d'eux-mêmes. Je ne les enlève pas.

MENGERSHAUSEN : Naturellement. Vos conditions sont meilleures. Et finalement vous ne faites rien d'autre que les autres banques, n'est-ce pas.

ADELE : C'est ça. Et chez moi la discrétion va de soi.

Scène 12

## LE JARDIN D'UNE AUBERGE A LA CAMPAGNE

Un beau jardin ombragé ; un peu à l'écart des autres tables, sous les arbres, une table dressée, avec une nappe blanche. Sur le devant, presque contre la rampe, un quillier qui, à partir des tables, n'est pas visible. L'hôtelier arrive.

L'HOTELIER : Oui. Là-bas !

Adèle, avec le carlin Parcival en laisse, et Patricia arrivent bras dessus bras dessous à la suite de l'hôtelier.

ADELE : Oui. Là c'est particulièrement beau, c'est exact, t'as bien cher si, Wasti. On reste là. Et on a commandé un repas ?

L'HOTELIER : Bien sûr. On n'a qu'à s'installer.

Ils vont vers la table et s'assoient ; pendant ce temps :

ADELE : Je vous ai beaucoup admirée dernièrement au théâtre.

PATRICIA : Merci beaucoup.

ADELE : Vous avez bien joué. Surtout tout au début le passage : "Les belles journées de..."

PATRICIA vient à son aide : "Aranjuez..."

ADELE : Oui. ... "sont maintenant révolues." - Oui. Mais, dans la réalité vraiment vous êtes encore mieux.

PATRICIA : Je suis heureuse de vous plaire. - Il y a longtemps que je n'ai pas fait une si belle promenade. Je vous remercie, Adèle.

Elle presse la main d'Adèle.

ADELE : Si on se disait "tu" ?

PATRICIA : Volontiers, Adèle.

Adèle met en place la chaise de Patricia, elle ne laisse même pas ce soin à l'hôtelier. On sert aussitôt le repas. Tout d'abord il n'y a que toute sorte de petites choses en guise de hors d'oeuvre. Adèle ne cesse de lever son verre à la santé de Patricia, celle-ci lui rend volontiers la pareille. Dans le jardin s'assemblent des gens qui ont reconnu cette cliente célèbre. On envoie un paysan auprès d'Adèle. Il vient à la table.

LE PAYSAN : C'est un honneur pour notre village que vous mangiez chez nous, mam'selle Spitzeder. Et les autres demandent si vous ne voulez pas accorder une heure de réception. Quelques-uns seraient intéressés.

**ADELE** : Ça ne me convient pas du tout, papa. Parce qu'aujourd'hui je voudrais faire une excursion tout à fait en privé avec mon amie.

**LE PAYSAN** : Domage.

**PATRICIA**, bas : S'ils ne sont pas trop nombreux, moi, je le ferais, Adèle. Sans ça, ce pauvre peuple sera vraiment déçu.

**ADELE** : Bien, papa. Remerciez mon amie. Apportez votre argent, je vous le prendrai. (Trois personnes attendent, les autres regardent à distance.) Bon. Bonnes gens, c'est une excursion en privé aujourd'hui. Wasti remplira les formalités. Lui là. Hein. Vous n'avez rien contre : je voudrais profiter de ce beau jardin avec mon amie. Il suffira que j'arrive pour la signature Wasti. Viens, Patricia, faisons quelques pas. (Les deux femmes, bras dessus bras dessous, se promènent un peu dans le jardin.) C'est beau, là. Il n'y a pas à dire. Et les montagnes là derrière. Vraiment : particulièrement belle ça te plaît aussi ?

**PATRICIA** : Oui. Beaucoup.

**ADELE** : Hein. - (Elle voit le quillier.) Qu'est-ce qu'ils ont donc là ? Un vieux quillier. (Elles entrent. Après un temps ;) Tu me dis encore une fois le poème de ce matin ? Il conviendrait si bien maintenant.

**PATRICIA** récite :

Sais-tu ce que les fleurs murmurent  
Alors que souffle un vent léger ?  
Sais-tu le chant des sources pures  
Courant à travers les vallées ?

Ce qui dans les airs retentit  
Le sais-tu, quand tu tends l'oreille ?  
Ce que chante l'oiseau ravi  
Dans la forêt et dans le ciel ?

Sais-tu ce que l'étoile dit  
Solitaire en la nuit sacrée ?  
Sais-tu quels désirs inouis  
Sont alors en toi éveillés ?

Ah, c'est le génie de l'amour  
Qui souffle partout à la ronde.  
Eternel, le chant de l'amour  
Retentit à travers le monde !

Adèle embrasse Patricia sur la bouche.

**PATRICIA**: Enfin.

Scène 13

## LE HALL DE L'HOTEL

Il n'y a plus que sept clients. Les prostituées n'ont pas de travail et restent assises. Un monsieur distingué attend devant la porte d'Adèle. Après un certain temps Adèle et l'hôtelier sortent du bureau.

L'HOTELIER montre le monsieur : Lui, là. Du Crédit foncier, il dit.

ADELE va vers le monsieur : Qu'est-ce que c'est ?

UN EMISSAIRE : Monsieur le directeur de la Banque du Crédit foncier de l'Allemagne du Sud vous attend. Devant la maison, dans son fiacre. Je dois vous amener tout de suite.

ADELE : Je n'obéis pas au sifflet.

L'EMISSAIRE : Mais monsieur le directeur...

ADELE : Dehors ! C'est par là la sortie. Si le directeur veut quelque chose, qu'il vienne. (L'émissaire hésite. Aux gens :) Qui est le suivant ?

PREMIER HABITANT DE DACHAU, ensemble avec les trois autres : Tout notre personnel de la tannerie Dachau a participé à la collecte. Et nous vous apportons en son nom nos petites économies, madame Spitzeder, avec la devise : Du peuple pour le peuple !

Toutes les personnes présentes applaudissent. Adèle est émue, elle prend la cassette et serre la main à chacune des personnes.

ADELE : Comme c'est gentil ! C'est pas possible ! C'est pas possible, mais ça me fait plaisir. Vous savez quoi ? En votre honneur, je vais donner à mon établissement le nom de Banque Populaire de Dachau (à partir d'aujourd'hui). (Applaudissements et bravos. A son secrétaire :) Constantin, va chercher les listes, qu'on puisse inscrire ça. Installons-nous. Et Aloyse va apporter à tout le monde un demi.

UN JOURNALISTE : Excusez. Je collabore à quelques petits journaux locaux et je dois écrire quelque chose parce que les gens des banques se plaignent que quelque chose ne colle pas chez vous.

L'EMISSAIRE : Exactement.

ADELE : Vous n'êtes pas encore dehors, vous ?

L'HOTELIER : Et en vitesse, avant que ça ne chauffe !

L'Emissaire sort à toute vitesse.

ADELE, au journaliste : Je pourrais bien répondre à vos questions, mais vous le voyez vous-même : je n'ai pas le temps. Maintenant que mon établissement a un nom. Le mieux sera que vous questionnez mes clients. Ou il faudra attendre jusqu'à ce que j'aie fini.

LE JOURNALISTE : Est-ce que ça veut dire que vous pouvez aussi restituer l'argent ?

ADELE : Vous êtes bon, vous : certainement ! (Aux habitants de Dachau, elle montre une table d'auberge avec des chaises ordinaires.) Installons-nous là-bas, mes braves. Ces meubles là sont beaux mais pas confortables.

LE JOURNALISTE : Alors, dans ce cas, tout est en ordre.

Il prend des notes et va partir. Comme von Mengershausen est arrivé, Aloyse arrive.

ALOYSE : Un monsieur von Mengershausen est là.

ADELE : Il peut attendre un peu, dis-le lui, j'en aurai fini tout de suite. (Elle prend l'hôtelier à part :) Hôtelier, viens ici !

(Elle prend l'argent de la cassette qu'elle vient de recevoir et le donne à l'hôtelier. Bas :) Tu donneras ça au type du journal. Qu'il écrive quelque chose de gentil. Les journaux locaux sont importants pour nous, hôtelier. Et à chaque fois, quand quelqu'un viendra du journal, tu lui donneras quelque chose. C'est une dépense qui est rentable.

L'HOTELIER : Il le prendra, tu penses ?

ADELE : C'est un être humain lui aussi. Lui aussi a besoin d'argent. Mais on voit tout de suite que c'est un gagne-petit, celui-là. Et parle un peu avec lui, hein ! Bon. Constantin ! Règle tout avec les trois derniers clients. Je signerai après. (Constantin entre dans le bureau avec les trois derniers clients. Entre temps Aloyse a apporté de la bière. Adèle trinque avec les habitants de Dachau, et tous boivent d'un seul trait.) Alors : Santé ! Et cul sec !

DEUXIEME HABITANT DE DACHAU : Bon. Il faut qu'on parte. Sans ça, pendant trois heures, on ne va pas avoir de train pour rentrer.

ADELE : Dommage.

MENGERSHAUSEN : Je voulais vous parler.

ADELE : C'est pourquoi je vous ai fait entrer. Bien que j'aie encore du travail. Et bien que je n'aie aucun projet avec votre banque, monsieur von Mengershausen. Bon. Maintenant, allez vous installer là-bas. J'arrive tout de suite.

MENGERSHAUSEN : N'avez-vous pas de bureau ?

ADELE : Vous allez rire, on y travaille. Nous pourrions tout aussi bien nous entretenir là.

MENGERSHAUSEN : A vrai dire, je voulais vous parler en tête à tête.

ADELE : Vous vouliez ? Tiens tiens. Je ne peux pas flanquer les gens dehors à cause de vous. Qu'est-ce que vous dites maintenant ? (Aux habitants de Dachau :) Alors, il faut que vous rentriez chez vous maintenant. Eh bien, vous repasserez une autre fois, hein. Ciao, tous ! (Poignées de main. Les habitants de Dachau s'en vont, Adèle s'assoit près de von Mengershausen. Bon. De quoi s'agit-il ?

MENGERSHAUSEN : Je me suis entretenu avec mes collègues des autres banques privées. Et nous avons tous à réclamer auprès de vous.

ADELE : Réclamez.

Succès de rire auprès des prostituées.

MENGERSHAUSEN : Oui. ... A présent, nous avons déjà le cas où il nous faut lever des hypothèques à court terme pour pouvoir continuer...

ADELE l'interrompt : Ça ne me regarde pas.

MENGERSHAUSEN : Les gens viennent chercher leur argent chez nous et vous l'apportent. Il n'est pas d'usage en affaires de payer encore une commission pour l'entremise. Où est-ce qu'on irait si nous tolérions cela ?

ADELE : Chez moi c'est d'usage, monsieur le comte, que vous le tolériez ou pas.

MENGERSHAUSEN : En un mot : comme ça, ça ne va pas.

ADELE : Je fais quelque chose d'illégal ?

MENGERSHAUSEN : Ça on ne sait pas.

L'HOTELIER : Ça suffit maintenant !

ADELE : Laisse, hôtelier. ... Le peuple sait exactement où on a des conditions avantageuses.

MENGERSHAUSEN : Des conditions avantageuses. Le peuple est stupide.

ADELE : Allez dire ça à mes clients.

Constantin arrive et fait signer.

MENGERSHAUSEN : En tout cas ça ne peut pas continuer comme ça. Que vous meniez à la ruine les autres établissements de crédit, ça ne peut pas aller.

ADELE : Je fais autre chose que vous ?

MENGERSHAUSEN explosa : Avec votre entreprise véreuse, vous ne pouvez pas vous comparer aux banques qui travaillent honnêtement !

ADELE, après un long silence : Flanquez-le dehors ! (L'hôtelier et Aloyse se dirigent vers le directeur.) Non. Ne lui faites rien. A ce pauvre type.

MENGERSHAUSEN : Ça, je tiens à vous le dire, que je considère votre affaire comme une escroquerie. Et que nous allons tout entreprendre pour mettre fin à vos activités.

ADELE rit longtemps et de bon coeur : Ça, je le sais déjà. Elle est bonne celle-là ! Jusqu'à présent ça ne vous a servi à rien. Vous ne pouvez pas mettre fin à mes activités, sans ça vous l'auriez déjà fait.

MENGERSHAUSEN : Nous ferons intervenir les journaux.

ADELE : Très bien. Faites-le. Ça intéresse mes clients de la campagne, ce que les journaux écrivent en ville. Et aussi longtemps que vous ne calculez publiquement, nous deux, nous n'aurons pas du tout besoin de nous entretenir. Et maintenant allez-vous en. Et en vitesse ! Hôtelier : maintenant, s'il ne s'en va pas tout de suite, vous pourrez lui taper dessus.

(Mais von Mengershausen est déjà dehors. Les derniers clients s'en vont aussi.) Bon. Maintenant on ferme. Entreprise véreuse ! Oui oui, et il faut supporter ça. Aloyse ! Hôtelier ! Venez ! C'est vendredi. Installons-nous. Apportez de la bière. J'ai besoin d'un demi. Et qui a les cartes ? Elles sont là. Allons-y ! (L'hôtelier et Aloyse s'assoient. La conversation se déroule cahin-caha. Adèle se laisse aller.) Que les filles montent dans leurs chambres. (Les prostituées s'en vont.) Ce matin j'ai été à la maison là-bas. C'est beau. Et exactement ce dont nous avons besoin. Et une bonne région !

L'HOTELIER : Exactement !

ADELE a battu et distribué les cartes. Ils jouent : Nous pourrions aussi louer un palais. Mais c'est mieux si nous n'en faisons pas trop. Demain nous irons tous encore une fois là-bas et nous la regarderons en détail. Et après, nous achèterons. Et que le bâtiment soit modeste de l'extérieur, c'est bon. Très bon. ... Bats les cartes, Aloyse. (Aloyse bat les cartes. L'hôtelier reverse de la bière. Le premier tour a été gagné par Adèle.) Ça sera une belle maison, hôtelier. Vraiment. Et nous l'aménagerons de façon que les yeux des gens leur en sortent de la tête. ... Qui a mis l'as de trèfle ?

L'HOTELIER : Moi.

ADELE : Regarde ce que j'ai là, Wasti ! Le sept d'atout. Cette partie est pour nous, Aloyse. L'hôtelier va perdre.

L'HOTELIER : On continue. Joue. ... Et Aloyse continuera à nous gérer l'hôtel... Dans la nouvelle maison nous aurons aussi de la place pour davantage d'employés. Pour la comptabilité.

ADELE : Exactement. Aloyse a coupé. Sors ta carte, hôtelier ! Ne dors ;

L'HOTELIER : J'ai encore quelques amis. Sûrs.

ADELE : Qui bat les cartes ? Moi. - Il faut qu'ils soient sûrs. Et pas de bonnes femmes. Les hommes n'auraient d'yeux que pour ma comédienne. Surtout les riches. T'as remarqué ça, Wasti ?

L'HOTELIER : Depuis qu'elle est ta favorite, elle reçoit chaque jour des fleurs dans sa bge.

ADELE : Oui. C'est à moi qu'appartient une des plus belles femmes de Munich. Quel homme pourrait se payer une femme comme ça !

L'HOTELIER : Oui. Les gens commencent à parler. Un scandale, ce serait.

ADELE : En effet ! Je n'ai d'ordres à recevoir de personne !

L'HOTELIER : Tu as raison. Coupe !

ADELE coupe à en faire trembler les verres : Oui oui. Pour moi, quand la journée a été dure, ma table d'habitueés passe avant tout.

Scène 14HALL DANS LA NOUVELLE MAISON

Une vaste cage d'escalier, pareille à une salle. Mobilier de choix, serviteurs hommes, tableaux rares. Lustres. La "crème de la crème" est là. On se promène, on danse au son d'un petit orchestre, on bavarde. Il y a foule. Adèle est assise en haut d'une galerie et regarde tout cela avec l'hôtelier.

L'HOTELIER : Même le baron Rindt est venu. Ils sont tous venus, Spitz. Le conseiller de la cour von Miller. Le fournisseur de la cour Huberti. La Caven, de l'opéra, est là aussi. Ils sont tous là.

ADELE : Ça c'est bien. (Ils regardent cette pittoresque agitation. De temps en temps un invité fait un signe de la main en direction d'Adèle, et répond de même avec placidité. On voit Patricia flirter avec un jeune homme distingué.) Qui est donc ce monsieur près de Patricia, hôtelier ?

L'HOTELIER : Le cadet de la Caisse d'Epargne.

ADELE, à un serviteur : Va me chercher Patricia !

Le serviteur s'en va. Il se faufile entre les invités. Après quelque temps Patricia finit par le suivre, une fois que le jeune homme lui a baisé la main. Dans l'intervalle, trois directeurs de banque se sont groupés autour du préfet de police.

LE PREFET DE POLICE : Si vous avez des preuves, je pourrai faire quelque chose.

MENGERSHAUSEN : Des preuves ! Naturellement je n'ai pas de preuves. (Il se calme.) Autrement je les aurais déjà produites. (Un silence.) On doit tout de même pouvoir faire quelque chose, d'une manière ou d'une autre monsieur le préfet.

LE PREFET DE POLICE : Rien. Où il n'y a pas de victime, il n'y a pas de plaignant.

LE DIRECTEUR DE LA CAISSE D'EPARGNE : C'est nous les victimes. Les banques. Chaque jour les gens viennent chercher de l'argent chez moi, à la caisse d'épargne, et le portent à Spitzeder.

LE PREFET DE POLICE : Il faut pouvoir prouver quelque chose contre elle. Comment saurais-je que c'est une escroquerie ?

MENGERSHAUSEN : Tout a déjà été essayé. Nous avons déjà essayé ça. On ne peut rien prouver contre elle. Nous ne savons pas non plus comment elle fait ça. Ses clients sont tous satisfaits. Et tous ceux qui lui apportent de l'argent, ..... ça, on ne peut pas du tout en avoir idée.

LE PREFET DE POLICE : Oui. On ne peut pas la contrôler. Pas moyen. Essayez de trouver quelques personnes qui veulent récupérer leur argent. Toutes en même temps. Peut-être ne pourra-t-elle pas restituer.

MENGERSHAUSEN : Nous avons déjà essayé, monsieur le préfet.

LE PREFET DE POLICE : Si une fois elle ne peut <sup>pas</sup> restituer, je pourrai faire intervenir la police. Pas avant. Malheureusement nous avons des lois

MENGERSHAUSEN : Malheureusement.

Patricia arrive en haut de la galerie. Les directeurs de banque et le préfet de police se ravitaillent de nouveau en boissons.

ADELE : Qui est ce monsieur, Patricia ?

PATRICIA, froide : Je ne le connais pas.

ADELE : Je ne veux pas que tu lui fasses les yeux doux, à celui-là.

PATRICIA : Je ne lui fais pas les yeux doux.

ADELE : A partir de maintenant tu restes là près de moi. Installe-toi.

PATRICIA, froide : Si tu crois.

Adèle observe de nouveau les invités. Le galant de Patricia fait un signe de la main, Patricia répond de même. Mais Adèle ne dit rien. Elle constate que les banquiers se parlent.

ADELE : Hôtelier ! Regarde, là ! De quoi les banquiers parlent-ils avec le préfet de police ? Que quelqu'un du personnel y aille et écoute de quoi on parle.

L'HOTELIER : De quoi ils vont parler. Probablement de la noble façon dont on invite chez toi même la concurrence.

ADELE : Fais ce que je dis. Il faut que quelqu'un aille écouter.

Les directeurs de banque et le préfet de police sont de nouveau ravitaillés. L'hôtelier charge un serviteur d'aller écouter.

LE PREFET DE POLICE : Vous manifestez de la méfiance à l'égard de la police, messieurs. Que dois-je faire : il va falloir que je vous adresse au roi.

MENGERSHAUSEN, tout près de la crise cardiaque : Le roi ! Il ne <sup>fait que</sup> construit que des châteaux et <sup>qui</sup> divague avec son Wagner !

LE PREFET DE POLICE : Jusqu'à présent elle a toujours pu payer sans difficultés.

LE DIRECTEUR DE LA CAISSE D'EPARGNE : On doit tout de même pouvoir faire quelque chose.

LE PREFET DE POLICE : Il faut que vous <sup>essayiez</sup> ~~essayiez~~ de trouver assez de gens qui iront chercher leur argent en même temps pour qu'elle ne puisse pas payer.

MENGERSHAUSEN : Et si elle le peut ? Comment fait-elle ses affaires, celle-là, ça vraiment, personne ne le sait.

LE DIRECTEUR DE L'UNION BAVAROISE : Elle pourra toujours dire qu'elle aura l'argent dans une semaine. Des sommes plus importantes, je n'en ai pas non plus en réserve à ma banque de l'Union Bavaroise. Aucune banque n'a de très importantes sommes en réserve.

LE PREFET DE POLICE : Mais peut-être que de cette façon s'offrira un moyen de pouvoir au moins regarder dans ses livres de comptes. Toujours est-il qu'il lui faudra nous prouver qu'elle l'aura dans une semaine.

MENGERSHAUSEN : Où peut-elle avoir son argent, celle-là. Comment elle fait, c'est pour moi une énigme.

LE PREFET DE POLICE : Tel que ça se présente actuellement, les autorités sont impuissantes. C'est qu'elle aura procédé comme vous. Sans vous dire quoi que ce soit.

MENGERSHAUSEN : Je vous en prie, monsieur le préfet.

Ces messieurs se séparent, car ils s'aperçoivent qu'ils sont surveillés par un serviteur.

Scène 15

## LE NOUVEAU BUREAU D'ADELE

Une pièce somptueusement aménagée. L'hôtelier et trois serviteurs hommes se tiennent là en silence : Une tempête vient de s'abattre sur eux. Adèle marche de long en large, lit des journaux et pousse de temps en temps des cris. Elle jette les journaux.

ADELE : A la campagne ils écrivent la vérité. Pourquoi les journaux de la ville écrivent-ils des mensonges !

L'HOTELIER : Je te l'ai dit : les reporters ne prennent pas d'argent.

ADELE : Ça n'existe pas. Probablement as-tu voulu leur donner trop peu. Ça ne me convient pas, ce qui est là-dedans. (Elle cite :) "On se demande s'il est permis de donner des fêtes tapageuses avec l'argent de l'épargne"

L'HOTELIER l'interrompt : Mais ce ne sont que des journaux de la ville.

ADELE : Et deux de la campagne ont commencé aussi à me persécuter. J'ai les pauvres et je suis persécutée pour ça.

L'HOTELIER lui montre différents journaux : LÀ ! L'ange des pauvres s'est installé dans une nouvelle maison. Et LÀ : nous vous disons bonne chance dans ce nouveau foyer. Avec photo.

Adèle se calme un peu. Elle va à la fenêtre.

ADELE : Bon. Ils sont au moins deux cents personnes en bas. Bon. (Elle prend une paire de ciseaux et découpe des articles.) Ces articles seront affichés en bas sur la porte. Et que le portier dise au gens que je me suis tellement mise en colère à cause de ça que je ne peux pas accorder <sup>de</sup> réceptif aujourd'hui. Je suis souffrante. C'est la faute des journaux. En plus je pense à arrêter de toute façon. Que les gens viennent et prennent leur argent. Je ne veux pas être attaquée pour le bien que je fais. Et que tout le monde boive un demi à mes frais <sup>en face</sup> au "Freischütz".

L'hôtelier part avec les articles. Adèle regarde par la fenêtre. Soudain grande agitation dans la rue. On entend des voix : "Brûles les journaux, feuilles de chou, etc." Quelque temps après l'hôtelier revient.

L'HOTELIER : Ils sont tous de notre côté, Spitz. A ta place, je les recevrais quand même.

ADELE, après un temps : Les gens n'y peuvent rien. C'est juste. [Elle ouvre la fenêtre et va sur une sorte de balcon. Dehors le silence s'établit tout de suite. Elle crie :] Vous n'y pouvez rien si je fais des jaloux et si je suis attaquée de tous côtés. Alors : entrez ! [La foule crie et hurle. Bravos. On fête Adèle. Après un certain temps elle revient dans la chambre. Les gens arrivent. Préparez tout !

Les serviteurs préparent des paniers où l'argent devra être déversé. Déjà les premières personnes se bousculent pour entrer dans la chambre. Les clients forment une file d'attente. Autour du secrétaire d'Adèle s'entassent des cassettes avec de l'argent. A côté il y a trois pupitres sur lesquels les employés comptent de l'argent, établissent des quittances, etc. Les gens arrivent avec des paniers et des sacs à dos, l'hôtelier fait régler l'ordre. Ça marche comme à la chaîne. Adèle n'est pas encore assise. Elle signe des fiches. Les cinq premiers clients sont rapidement servis. Adèle finit par s'asseoir.

UN PAYSAN, devant Adèle : J'ai vendu ma ferme. Ma femme et moi, on est vieux. Et alors, ma foi, on pourra mieux vivre de vos intérêts, mademoiselle Spitzeder. On n'a pas d'enfants, hein...

LE DEUXIEME EMPLOYE a compté l'argent : Exact. Quatre mille cinq cent vingt florins.

Le troisième employé note la somme et présente une fiche à Adèle. Elle signe. Pendant ce temps, le premier dans la file fait verser par le client suivant l'argent <sup>de son</sup> sac à dos dans un panier et commence à compter.

ADELE, au paysan : Regarde, papa. Ta quittance. Garde-la bien, hein. ... Bon. Au suivant.

LE TROISIEME EMPLOYE : Combien ?

UNE PAYSANNE : Huit cent trente florins.

LE PREMIER EMPLOYE : Exact.

ADELE : Tu n'es pas déjà venue chez moi <sup>un jour</sup> une fois ?

LA PAYSANNE : Il y a six mois. Oui. Et maintenant j'apporte encore une fois quelque chose.

ADELE : Ça c'est bien.

LA PAYSANNE : Je voudrais vous dire quelque chose ; les banquiers veulent faire quelque chose contre vous.

ADELE : Ça, je le sais déjà. Hôtelier, viens ici. Encore. ... Compte !

LA PAYSANNE : Chez moi, hier, il y avait quelqu'un, il ~~dit~~ <sup>dit</sup> que c'est une escroquerie ce que vous faites. Et que je dois redemander mon argent. Et moi, je dis : au contraire, je vais y aller demain encore une fois avec l'argent que j'ai reçu pour mon petit champ. Je l'ai vendu parce que les intérêts rapportent plus que quand on <sup>le</sup> cultive.

On présente la quittance à Adèle, elle signe.

ADELE : Voilà ta quittance. Que mes clients soient de mon côté, ça me fait plaisir.

UN CLIENT : C'est qu'on se ferait tort à nous-mêmes.

DEUXIEME CLIENT : Naturellement nous sommes de votre côté. Evidemment.

Mine de rien, Madame Fleck s'est placée au bout de la file d'attente.

Adèle la voit. Elle se lève.

ADELE : Mais ! Mais qui est-ce donc que je vois là ! Quelle joie !  
(Elle présente madame Fleck.) Ma première cliente. C'est avec elle que j'  
ouvert ma banque populaire.

FLECK : Vraiment, ça m'est si pénible, hein. Mais j'ai entendu des choses  
Et les journaux écrivent aussi que l'argent n'est peut-être plus du tout.  
Et alors j'aurais bien voulu retirer mon dépôt....

ADELE s'assoit : Ma première cliente ne fait ça. (A un employé :) Cherchez  
ce qu'il y a pour madame Fleck.

FLECK : LA ! Mes deux petites fiches.

ADELE prend les fiches : Une fois quatre cent soixante dix. Une fois  
quatre vingt florins. Faie. Que cette femme prenne sa galette et qu'elle  
pense à filer, cette oie.

UN CLIENT : Une idiote pareille.

FLECK : On vous rend si nerveux....

ADELE : C'est bien. Prenez votre argent et allez vous-en !

FLECK : Oh là là. Mais je le crois, que vous pouvez payer. Mais je le  
vois. Je ne voudrais pas du tout aller dans une autre banque.

ADELE, alors que madame Fleck tombe à genoux devant elle : Levez-vous !  
Alors, bon. Nous allons reprendre votre argent. Rends-lui les fiches.

UNE CLIENTE : C'est quelqu'un de très bon, madame Spitzeder.

UN CLIENT : Moi, je ne l'aurais pas repris, cet argent.

ADELE : Je suis très déçue. Je ne sais pas du tout pourquoi je m'engage  
ainsi pour vous. Je pourrais vivre beaucoup plus confortablement autrement.

UN CLIENT : Cette femme mérite d'être rossée.

FLECK : Mais je regrette tellement.

ADELE : Maintenant allez vous-en, que je ne sois plus obligée de vous  
voir. Au suivant.

UN CLIENT, à madame Fleck : Vous devriez avoir honte.

UNE CLIENTE : Le roi aurait dû anoblir madame Spitzeder depuis  
longtemps.

UN CLIENT : En effet.

Scène 16

SALLE A MANGER DANS LA NOUVELLE MAISON

Adèle et l'hôtelier mangent. Patricia marche de long en large.

PATRICIA : D'ailleurs je vais avoir un enfant et je ne marierai.

ADELE (les couverts lui tombent des mains) : Quooooi !!

L'HOTELIER : Avec qui ?

PATRICIA : Prochainement.

L'HOTELIER : Avec le cadet de la Caisse d'Epargne peut-être ?!

ADELE réalise petit à petit : Te marier !! Toi ! Pourquoi veux-tu te marier ?!

PATRICIA : Pourquoi pas ?!

L'HOTELIER : Mais il ne va pas se marier avec une comédienne, celui-là!

ADELE : Qu'est-ce qui t'intéresse chez lui ?

L'HOTELIER : Tu peux l'imaginer, Spitz.

ADELE enrage : Je te fianque dehors ! Je ne veux plus te voir ! Tout d suite dehors ! Allez ! (Elle lance de la vaisselle, des couverts et tout ce qui lui tombe sous la main en direction de Patricia. Celle-ci quitte la salle en hâte. Adèle boit coup sur coup environ dix schnaps, elle est tout d suite complètement ivre.) Ces bonnes femmes de merde. Dieu merci, je n'ai pas laissé Patricia mettre le nez dans mes affaires. Il faut avoir les yeux partout, au point que la vie ne te fait plus plaisir. (Une cuisinière arrive avec un nouveau plat. Adèle crie :) Que cette femme sorte ! Tout de suite ! Je ne peux plus voir de bonnes femmes. Sortez !

LA CUISINIÈRE : Mais je n'y peux rien. Mais je n'ai rien fait.

ADELE : Vous êtes renvoyée. Demain c'est un cuisinier qu'il faudra ici ! Dehors !

La cuisinière s'en va, Adèle se dirigeant vers elle en chancelant, la bouteille levée. L'hôtelier fait revenir Adèle à la table.

L'HOTELIER : Spitz. Mais la cuisinière n'y peut rien.

ADELE : Aha. C'est comme ça : toi aussi tu me tires déjà dans le dos, maintenant. Les bonnes femmes sont vraiment si bêtes qu'on ne devrait pas du tout les fréquenter. Mais ça ne m'arrivera pas encore une fois. On m'attaque de tous côtés. Les Dernières Nouvelles ne se calment pas non plus. Tous voudraient me faire des difficultés parce que je suis la plus forte dans le métier de la banque. Et ça, ces messieurs ne le supportent pas, qu'une femme soit meilleure qu'eux. Mais personne ne peut me faire quoi que ce soit, parce que mes clients sont de mon côté.

L'HOTELIER : Maintenant, nous aurions déjà assez d'argent en Suisse, Spitz.

ADELE : Non. Non, je reste là. Maintenant je vais couler toutes les banques. Toutes. Et après, Patricia pourra revenir en tirant la langue, quand son type sera ruiné.

L'HOTELIER : Les bonnes femmes veulent les hommes et les hommes peuvent faire ce qu'ils veulent.

ADELE : Oui. A vomir.

L'HOTELIER : Viens ici. Maintenant, bois cette bière. Il y a encore d'autres belles plantes. J'en connais quelques-unes, elles se battraient pour t'avoir.

Scène 17

## LE BUREAU D'ADELE

Décors comme à la scène 15. Adèle reçoit la visite de trois directeurs de banques munichoises : Caisse d'Epargne, Crédit foncier et Union bavaro

LE DIRECTEUR DE L'UNION BAVAROISE <sup>Chère</sup> Mademoiselle, il est devenu absolument nécessaire que vous vous fassiez inscrire au registre du commerce.

ADELE : Je l'ai déjà dit : il n'en est pas question.

MENGERSHAUSEN, rouge comme une tomate : Naturellement. Des livres de comptes qu'on ne tient pas, on ne peut pas les contrôler.

ADELE : Je gère mes affaires à la satisfaction de mes clients. Et par qui je fais tenir les listes, ça me regarde. Des gens douteux sont aussi des gens. Et chez moi tout est fait très régulièrement. Tout ça ne vous concerne pas.

MENGERSHAUSEN se maîtrise difficilement : Où donc est tout cet argent ? Il faut bien qu'il soit quelque part. Avec quoi financez-vous cette maison ?

ADELE : Avec quoi financez-vous vos banques ? .... Messieurs, si vous pouvez faire quelque chose, faites quelque chose. Que l'on parle maintenant avec moi après toutes ces calomnies, me montre qu'on ne peut rien faire. ! tournons pas autour du pot : vous me préparez la corde pour.....

LE DIRECTEUR DE LA CAISSE D'EPARGNE : Non, non.

ADELE : Bien sûr. Mais je tiendrai tête à ces messieurs.

L'HOTELIER entre : Le fournisseur de la cour est là.

ADELE : J'arrive tout de suite.

LE DIRECTEUR DE L'UNION BAVAROISE : Est-ce que cela signifierait que vous refusez de collaborer avec nous ?

ADELE : Oui. Je n'ai besoin de personne, qui prendrait une participation dans ma banque.

LE DIRECTEUR DE LA CAISSE D'EPARGNE : On pourrait aussi parler de votre association avec nous. Au moins devrait-on maintenir tout de même des relations diplomatiques, pour qu'une certaine collaboration soit garantie et..

ADELE l'interrompt : Je l'ai déjà dit : il n'en est pas question. Au revoir, messieurs. J'ai encore une vie privée. J'arrive, Wasti. Vous m'excuserez.

Adèle allume un cigare et sort de la chambre avec l'hôtelier. Les banquiers eux aussi quittent finalement la pièce.

Scène 18

BOUDOIR A COTE DE LA CHAMBRE A COUCHER D'ADELE

Une chambre relativement grande avec beaucoup d'armoires. Un fouillis effroyable. On apporte des rouleaux de tissus de qualités et de dessins très divers et on les range. Adèle fait son choix dans un échantillonnage de dessins de tissu, à partir de quoi deux vendeuses lui présentent les rouleaux de tissus. Adèle est assise sur une chaise et tout tourne autour d'elle. Elle fume un cigare.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Et ce tissu est une marchandise anglaise.

ADELE l'examine : Il est bien. Les autres, c'est zéro, monsieur le fournisseur de la cour. Je prends celui-là. Et comme toujours : la même coupe que ce que je porte.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Naturellement.

ADELE : Et maintenant je veux voir autre chose. Ces deux filles là, qu'elles me présentent quelque chose.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Quoi donc ?

ADELE : Des robes. Des chemises de nuit, tout ce que tu as avec toi. Je veux voir quelque chose !

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Oui, tout de suite. (Aux filles :) Montez tout ce qui vous va : des robes, des chemisiers, des jupes, des vêtements de nuit, madame Spitzeder veut voir quelque chose !

ADELE : Mademoiselle !

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Mademoiselle Spitzeder veut voir quelque chose. Allez, allez ! Et mettez quelque chose tout de suite.

ADELE : Hôtelier, viens ici. Qu'est-ce que tu dis de ces filles ?

L'HOTELIER : Elles te plaisent ?

ADELE : Oui.

L'HOTELIER : Nous devrions en parler un jour, s'il ne faut pas que nous nous tirions en Suisse.

ADELE : Je ne me tirerai pas. Non non. Les affaires tournent. Et l'argent en Suisse ne nous échappera pas non plus. (Les filles reviennent.) Tournez-vous.

Les filles s'exécutent.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : C'est une très bonne marchandise.

ADELE : Je prends les deux robes. Et les deux filles aussi, monsieur le fournisseur de la cour.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Pardon ?

ADELE : Je veux les avoir. Paie-lui tout, Wasti !

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Comme vous croyez.

Il va au fond avec l'hôtelier et on le paie.

ADELE : Que les filles mettent encore quelque chose. Une chemise de nuit. Je veux les voir dans une chemise de nuit. (Les filles s'en vont, se changent et reviennent très vite.) Ah ? C'est zéro, ça.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : On les commande beaucoup.

ADELE : Ça ne me regarde pas. A mes yeux, c'est une vieillerie, et je ne vais pas acheter ça à mes filles. Je veux quelque chose de moderne. Et qu'elles mettent encore des vêtements de sortie.

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Comme vous croyez.

ADELE regarde de nouveau les croquis : Alors : Ça, ce sera le vêtement de dessus de la brune mais transformé comme je le représente ici. (Elle retouche le croquis. Gloria et Joséphine arrivent en chemise de nuit de derrière un paravent. Adèle les regarde fixement. Un temps.) Tournez-vous (Les filles s'exécutent.) Vous n'avez rien de mieux ?

LE FOURNISSEUR DE LA COUR : Nous avons encore des modèles français.

ADELE : Qu'elles les mettent. (Les filles disparaissent de nouveau.)

Ensuite il nous faudra encore des parapluies. Montrez ce que vous avez. Un pour chacune. Pour la brune un clair et pour la blonde un foncé, hein ! Et si vous aviez avec vous de beaux petits sacs à main, on pourrait aussi chercher quelque chose. (Les filles reviennent.) Oui ! Acheté ! C'est déjà autre chose que ces chiffons ennuyeux de tout à l'heure. Bon : et maintenant quelque chose pour les sorties. Choisissez-vous quelque chose de beau. Le prix n'a pas d'importance. (Les filles partent s'habiller. Pendant ce temps, le fournisseur de la cour montre à Adèle des parapluies, des sacs à main, et il les présente lui-même.) Non ! Non ! Celui-ci irait déjà mieux. Non. Ou bien, nous prendrons celui-là. Pas celui-ci. Et celui-ci non plus. Celui-ci. Alors : celui-là pour la brune. Et celui-ci pour la blonde. Bien. (Les filles arrivent dans de prodigieux vêtements d'apparat.) Oui ! Là vous en choisissez quelque chose de joli. Ça vous va bien. Ça, nous le prendrons aussi. Bon, maintenant prenez ~~avec~~ <sup>avec</sup> les parapluies. Bien. Très bien. Acheté ! Bon monsieur le fournisseur de la cour, au revoir. Hôtelier ! Aide-le à emporter ses affaires. On ne voit déjà plus rien là-dedans. (L'hôtelier et le fournisseur de la cour rangent très vite les affaires. Adèle ne s'occupe que des deux filles.) Bon. Comment vous appelez-vous donc, vous deux ?

GLORIA fait la révérence : Moi je suis Gloria. Et elle, c'est Joséphine

ADELE : Joli. Joli. Jeune. Et frais.

GLORIA : J'ai toujours désiré faire votre connaissance.

JOSEPHINE : Ne mens pas comme ça. Tu disais du mal de mam'selle Spitz et moi, je disais toujours, c'est une noble femme.

L'HOTELIER, qui est revenu : Arrêtez de vous disputer. (A Adèle :)  
Laquelle veux-tu donc ?

ADELE regarde fixement les filles, lesquelles se toisent pour savoir q  
des deux pourrait peut-être avoir plus de chances : Vous êtes bien jolies  
Toutes deux. Tu sais quoi, hôtelier ? Je ne veux plus de favorite. Je veu  
les deux.

Elle prend les filles par le bras et disparaît avec elles dans sa cham  
bre à coucher.

---

---

Scène 19

## DEVANT LA MAISON D'ADELE

Adèle est sortie en voiture avec Joséphine et Gloria. Un attelage de six chevaux. Elles arrivent et descendent.

GLORIA : Oh là là. Ça, je n'aurais pas osé.

JOSEPHINE : Moi non plus.

GLORIA, après un temps : Mais c'est quand même juste.

JOSEPHINE : Exactement !

GLORIA : A ceux là il faut leur montrer !

JOSEPHINE : Mais pourtant moi je n'aurais pas osé.

ADELE : Il faut un peu oser, dans la vie.

Au milieu des cris et des rires des filles Adèle entre dans la maison. L'hôtelier est sorti pour l'accueillir. Il retient les filles.

L'HOTELIER : Osé quoi ?

GLORIA : Ça, c'était quelque chose !

JOSEPHINE : Oui.

L'HOTELIER : Quoi ?

GLORIA : On est en voiture avec six chevaux, hein. Et un fiacre est là devant nous qui fonce pas mal...

JOSEPHINE : Alors la vieille dit : il est pressé, celui-là.

L'HOTELIER : Qui dit ça ?

GLORIA : Mademoiselle Spitzeder.

L'HOTELIER : Qu'est-ce que ça veut dire : la vieille ? Un peu plus de respect, Fifine !

JOSEPHINE : Bon, c'est bien. Donc : tout à coup, Gloria voit les armoiries. Et moi, je dis : mais, mais c'est le roi.

GLORIA : Et Adèle crie : cocher ! Dépasse le roi. Et le cocher dépasse.

JOSEPHINE : On est en voiture avec six chevaux, et le roi seulement avec quatre. Mais il s'est laissé entraîner dans la course. Et comme on regarde vers le roi dans sa voiture, la vieille lance : Quand on peut, on peut.

GLORIA : Ça, je n'aurais pas osé.

JOSEPHINE : Moi non plus.

L'HOTELIER : Mademoiselle Spitzeder a fait une donation pour un nouveau théâtre que le roi veut construire pour Wagner. Hein. Elle a aussi été reçue à la cour. Elle peut donc se permettre ça.

Scène 20

## LE BUREAU D'ADELE

Une journée de travail ordinaire. Des clients sont là. On dépose de l'argent, on en donne quittance et on l'empile. Soudain grande bousculade parmi les clients.

ADELE : Mais qu'est-ce qui se passe ?

UN CLIENT : Il y a quelqu'un qui ne veut pas faire la queue.

ADELE : Tout le monde doit faire la queue.

LE PREFET DE POLICE, qui s'est frayé un passage : Pas moi. (Trois agents de police sont arrivés avec lui. En outre, environ vingt personnes encore cherchent à entrer derrière lui en se bousculant. A ceux-ci :) Entrez donc (Il présente à Adèle toute une série de titres de créance.) Bon. On aurait aimé retirer cet argent.

ADELE prend ses fiches : Un petit instant. (A un employé :) Fais le total. Bon. Et maintenant vous attendez exactement comme les autres.

LE PREFET DE POLICE : Nous n'attendrons pas. Je suis le préfet de police. Trois clients s'en vont.

ADELE : Restez. (L'employé lui indique la somme.) Non. Même que je n'ai pas tant d'argent dans la maison pour pouvoir payer une vingtaine de personnes en même temps. Naturellement je n'ai pas environ quarante cinq mille florins dans la maison. Ce serait vraiment irresponsable. Il suffirait d'un cambriolage.

LE PREFET DE POLICE : Vous devez apporter la preuve que vous avez vraiment l'argent.

ADELE : Je ne dois rien apporter du tout. (A ses fidèles clients :) Là, regardez ces quittances ! Conseiller privé Huber. Des comtes. Des barons. Que des riches ! Et ces riches de vouloir nuire aux pauvres. C'est comme ça

UN CLIENT : Ne vous laissez pas faire. Nous sommes derrière vous.

L'HOTELIER, bas à Adèle : Maintenant plus rien ne marche, je crois, Spitzeder

ADELE : Tu penses ?

L'hôtelier quitte la pièce en hâte.

LE PREFET DE POLICE : Je constate que vous n'êtes pas en mesure de payer. Alors nous devons contrôler vos livres de comptes.

ADELE : Ça, je ne le permets pas. Vous n'en avez pas le droit !

LE PREFET DE POLICE : Si vous avez la conscience nette, vous n'avez pas besoin de vous énerver. (Les clients de mademoiselle Spitzeder se bousculent pour entrer dans la pièce et commencent à prendre une attitude menaçante. A un agent de police :) Allez chercher du renfort. (L'agent de police couvre une fenêtre et siffle. Peu de temps après plusieurs agents de

police entrent dans la pièce.) Bon. Cet établissement bancaire sera fermé temporairement, jusqu'à ce que soient contrôlés ses livres de comptes qui seront confisqués jusque là.

ADÈLE : Ça vous ne pouvez encore vous le permettre qu'avec une femme. C'est un acte arbitraire de la police ! On ne peut exiger ça de personne, d'avoir autant d'argent à la maison. Bon. Maintenant je vais aller tout de suite me plaindre auprès du roi.

LE PREFET DE POLICE, après que les applaudissements des clients d'Adèle ont faibli : Tant que cette affaire ne sera pas éclaircie vous ne quitterez pas la maison.

ADÈLE : Ça nous verrons bien.

LE PREFET DE POLICE : Vous êtes en état d'arrestation. Emmenez-la.

On arrête Adèle. Hurlement de rage des clients. Tous veulent voir quel va être la suite des événements et tous quittant alors la pièce. Joséphine et Gloria ont tout observé d'une pièce voisine, elles arrivent dans la chambre.

GLORIA : Du propre. Du propre, je dis.

JOSEPHINE : Maintenant il faut qu'on se tire.

GLORIA : D'abord je voudrais emporter encore les affaires que la vieille nous a données.

JOSEPHINE : C'est juste. Ça vaut quelque chose.

GLORIA : Exact. Où sont donc toutes ces affaires ?

JOSEPHINE : Les bijoux sont là. Je les ai déjà. Emporte encore un peu d'argent, toi.

GLORIA : C'est ça.

JOSEPHINE : Espérons qu'il n'y aura pas de la police en bas quand on sortira.

GLORIA : Sûr qu'elle y sera. On sortira par derrière.

JOSEPHINE : Bon. Maintenant c'est fini avec la Spitzeder.

GLORIA : Ça en a l'air. Ou bien elle va encore se sortir de là.

JOSEPHINE : Ça, je ne le crois pas. Elle a tout de même roulé des millions de gens.

GLORIA : Ça oui. Mais c'est quand même une personne formidable.

JOSEPHINE : Oui. Je crois qu'on devrait s'éclipser maintenant. Sans ça on va nous arrêter, nous aussi.

GLORIA : On n'a rien fait.

JOSEPHINE : N'empêche. C'est dommage pour mademoiselle Spitzeder.

Scène 21

## LA CELLULE D'ADELE DANS LA PRISON

Adèle écrit ses mémoires. Lettres, papiers, gousses à effacer, etc.  
Elle lit une lettre qu'elle vient de recevoir.

ADELE : Oh là là. Hirler qui m'écrit. Comme c'est gentil. J'ai aussi besoin de cette lettre pour mes souvenirs. C'est encore une preuve : je suis l'ange des pauvres. Oh là là, Hirler !

LA GARDIENNE entre : Mais Madame aussi est déjà levée, aujourd'hui ? D'habitude il faut qu'on lui tape dessus pour la sortir du lit. Le papier que vous avez commandé. La!

ADELE : C'est pas trop tôt.

LA GARDIENNE : Soyez heureuse si les gens ne vous assomment pas quand vous sortirez la semaine prochaine.

ADELE : Bon, ça va. En tout cas je vais sortir la semaine prochaine. Et vous, vous resterez là. C'est comme ça.

LA GARDIENNE : J'espère que les gens vous assommeront quand vous franchirez le portail. Quelques-uns attendraient déjà. Devenir insolente juste avant d'être libérée. Et lécher le cul trois années entières. Bande de criminels.

ADELE : Sortez !

La gardienne croit d'abord qu'elle n'a pas bien entendu, puis elle rest  
si ébahie que sa seule réaction est d'arracher la couverture du lit de cas

LA GARDIENNE : Elle n'est pas pliée correctement. Je reviens tout de suite. Et attention si tout n'est pas selon le règlement. Dans ce cas vous pourriez bien rester là, la semaine prochaine.

ADELE : Là, vraiment, je ne peux que rire.

Adèle rit, la gardienne sort. Adèle ramasse la couverture machinalement  
mais elle réfléchit et la jette dans un coin. La gardienne revient.

LA GARDIENNE : Vous avez de la visite. D'une certaine Emilie Hagebauer.

ADELE : Qu'il vienne donc, le petit oiseau.

La gardienne sort. Peu après, elle fait entrer Emmi dans la cellule.  
Emmi arrive, dans un élégant manteau avec une peau de renard, et un chapeau  
cloche. Adèle et Emmi s'embrassent. La gardienne s'en va.

ADELE : Salut, Emmi. Tu as l'air en forme.

EMMI : Toi aussi, vraiment.

ADELE : Installe-toi. Et à part ça comment ça va ?

EMMI : Assez bien. Dans trois mois mon nouvel enfant sera là. Oui. Je t'ai apporté une photo. (Elle donne une photo à Adèle.) Ça, c'est mon mari, Fritz, ça, c'est moi, et ça, c'est notre petite Adèle.

ADELE : Mignon. Et à part ça qu'est-ce que tu as ?

EMMI fouille dans son sac à main : Alors : l'hôtelier a un hôtel en Suisse : "A la belle vue". C'est Fritz qui ~~l'a~~<sup>ça</sup> trouvé, Il fait vraiment tout ce que je lui dis.

ADELE : Ne peut-il pas y aller encore rapidement ?

EMMI : Ça, je ne crois pas. Notre affaire de tabacs ne le permettra pas. Juste au moment où nous allons ouvrir deux nouveaux tabacs à Munich et à Dachau. Au mieux dans deux semaines : il y aura un jour férié.

ADELE : Dans une semaine je serai moi même déjà dehors, moi aussi.

EMMI : Et tu n'as pas peur ?

ADELE : De quoi donc aurais-je peur ?

EMMI : Il y a tant de gens comme ça qui ont juré ta mort. Je n'ose déjà plus dire à personne que nous sommes amies.

ADELE : J'ai bien des amis encore qui me soutiennent. Là, chaque jour je reçois des lettres comme celle-là. Lis-la donc à haute voix que je l'entende encore une fois.

Elle donne la lettre à EMMI.

EMMI lit : "Chère mademoiselle Spitzeder, maintenant ça fait plus de deux ans que c'est fini avec votre séance du tribunal et il ne s'est rien passé pour que vous sortiez. Ma femme et moi et d'autres aussi, qui sommes vos clients, croyons ce que vous avez dit, pendant la séance au tribunal, que ce procès est quelque chose contre le peuple que les patrons de banque ont fait. Nous avons aussi déjà écrit que si on ne vous laisse pas sortir nous mettrons le feu au bâtiment de la police. Mais ça ne sert à rien non plus. Nous espérons, que quand vous serez de nouveau dehors, vous rouvrir très bientôt un établissement bancaire qui sera une banque populaire. Les journaux ont tout inventé sur vous. Mais le peuple se rappelle encore comment vous l'avez aidé et ça nous ne l'oublions pas. Faites attention qu'on ne veuille pas vous empoisonner ou quelque chose comme ça. Dans un Etat qui vous met en prison, une chose pareille pourrait être possible. Avec notre haute considération amicale et nos saluts,

Je vous salue  
 Les plus honorées, votre  
 Hitler Anton et madame Anneliese et d'autres habitants de Pfahlenkirchen."

- Oui. - Tu veux donc rouvrir une banque, Adèle ?

ADELE : Non. Je ne sais pas encore ce que je vais faire. Voyager. J'irai en voyage. Je veux voir le monde. Et vivre.

EMMI : Et avec quoi vas-tu donc financer ça ?

ADELE : Premièrement j'écris mes souvenirs. Et j'ai déjà trois maisons d'édition qui sont intéressées. Toutes me versent aussitôt une avance que je vais sortir la semaine prochaine. En plus l'hôtelier n'a pas eu accès à tout l'argent en Suisse. J'ai bien encore là-bas quelque chose en dépôt.

EMMI : Eh bien. Eh bien, là je suis vraiment rassurée. Il y a <sup>deux</sup> ~~trois~~ ans j'ai encore eu si peur, vraiment, et je me suis fait des soucis pour toi, tu te souviens, quand les journaux ont écrit sur toi que tu étais une meurtrière et un escroc. J'ai alors pensé qu'ils te tueraient. Ou que tu ne sortirais plus jamais de prison. Tu te souviens, combien de gens se sont suicidés ou sont tombés dans la misère, oh là là, Adèle. Mais maintenant je suis heureuse.

ADELE : Oui. Oui. C'est que les juges ont eu du discernement et que je les ai récompensés pour ça, c'est tout à fait évident. Ils sont compris ça aussi : Emmi il faut que nous vivions tous, hein.

Elles se sourient. Elles se comprennent.